

REGARDER PLUS LOIN

Luna M



Regarder plus Loin

Par Luna M.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Les Pixels qui Murmurent	4
Chapitre 2 : L'Angle Mort	10
Chapitre 3 : L'Archiviste des Vents	17
Chapitre 4 : La Morsure du Froid	24
Chapitre 5 : Le Jardin Interstitiel	29
Chapitre 6 : La Fissure de Verre	35
Chapitre 7 : Le Registre des Miracles	42
Chapitre 8 : Infiltration Chromatique	48
Chapitre 9 : La Résistance des Rêveurs	54
Chapitre 10 : Le Piège de Silas	60
Chapitre 11 : Le Sacrifice de la Mémoire	67
Chapitre 12 : La Nuit des Reflets	73
Chapitre 13 : L'Éveil de la Tisseuse	78
Chapitre 14 : Le Vide Intérieur	84
Chapitre 15 : L'Assaut de la Nébuleuse	90
Chapitre 16 : Le Duel des Regards	96
Chapitre 17 : La Symphonie Libérée	102
Chapitre 18 : L'Horizon Ouvert	108

Chapitre 1

Les Pixels qui Murmurent

Dans l'immensité de la Nef de Verre, le silence n'existait pas. Il était remplacé par un bourdonnement fracturé, le chant de milliers de serveurs expirant leur haleine chaude dans les conduits de cuivre. C'était une musique de ruche, méthodique et sans âme. Élara se tenait au centre de cet océan de lumière froide, ses doigts effleurant la console tactile avec une hésitation que la Vigie n'aurait pas approuvée.

Devant elle, une muraille d'écrans découpait la cité d'Opaline en une infinité de carrés parfaits. Ici, la vie était réduite à des flux de données, des trajectoires thermiques, des pulsations de néons. Sous son regard, le béton soupirait, mais personne d'autre n'entendait son souffle.

Élara ferma un instant son œil gris acier pour ne laisser filtrer le monde que par son œil bleu électrique. C'est alors que la réalité commençait à s'effiloche.

— Encore en train de traquer les fantômes dans la machine, El' ?

La voix de Kael résonna, saturée de cette ironie grasse qui servait de bouclier aux employés de la Vigie. Il s'approcha d'elle, l'odeur du café synthétique et de l'ozone collée à son uniforme gris souris. Il ne regardait pas les écrans ; il regardait les chiffres qui défilaient en marge, les seuls garants de sa sécurité.

— Le Secteur 4 a un taux de latence de 0,02 %, répondit-elle sans le quitter des yeux, sa voix n'étant qu'un murmure de soie. C'est trop régulier pour être naturel, Kael. On dirait que la ville retient son souffle.

Kael ricana, tapotant le rebord en métal brossé de la console.

— La ville ne respire pas. Elle consomme. Elle évacue. Si tes pixels font des caprices, c'est que les processeurs de la zone sud saturent avec l'humidité. On est en automne, le brouillard s'infiltré partout, même dans les câbles.

Il se pencha, son visage baigné par la lueur bleutée des moniteurs. Pour lui, le Secteur 4 n'était qu'un enchevêtrement de ruelles sombres et de toits de zinc rongés par le sel marin. Pour Élara, c'était un labyrinthe de promesses.

— Regarde mieux, insista-t-elle.

Elle fit glisser ses doigts sur la surface vitrée, zoomant sur une ruelle étroite où les ombres semblaient plus denses, presque solides. À l'écran, l'image se mit à vibrer. Ce n'était pas le scintillement habituel d'une caméra défectueuse. C'était une distorsion organique, une ondulation qui rappelait la surface d'un lac où l'on aurait jeté une pierre d'argent.

— Une aberration chromatique, trancha Kael en haussant les épaules. Envoie un rapport de maintenance. La Vigie n'aime pas les bavures. Le monde doit être net, El' . Net et prévisible. C'est pour ça qu'on nous paie. Pour que personne n'ait à plisser les yeux.

Il s'éloigna, ses pas claquant sur le sol immaculé, la laissant seule avec son malaise et sa vision fragmentée.

Élara attendit que la porte pressurisée se referme. Elle sentit la pulsation dans son œil bleu s'intensifier, un picotement qui lui parcourait l'échine comme une décharge d'électricité statique. Elle ne voyait pas des erreurs de calcul. Elle voyait une déchirure dans le voile.

Elle reporta son attention sur le moniteur 4-B. La distorsion s'accroissait. Les pixels,

habituellement si dociles, commençaient à danser, se regroupant en motifs géométriques qui défiaient la logique binaire de la Vigie. Ce n'étaient plus des carrés de couleur, mais des éclats de prisme, des fragments d'aurore boréale piégés dans la surveillance urbaine.

Et puis, elle le vit.

Au milieu de la ruelle, là où la lumière d'un réverbère agonisant luttait contre l'obscurité, une forme se dessina. Ce n'était pas un homme, ni une machine. C'était une silhouette d'une grâce insoutenable, faite de fils d'argent et de plumes de nacre. La créature semblait osciller entre deux états, une hésitation entre l'être et le songe.

Ses ailes — si c'étaient bien des ailes — ne battaient pas l'air ; elles battaient le vide, créant des ondes de choc visuelles qui faisaient grésiller les capteurs de proximité.

— Ce n'est pas possible... souffla Élara.

Son cœur se mit à cogner contre ses côtes, un oiseau captif dans une cage de verre. Elle savait ce qu'elle devait faire : déclencher l'alerte, signaler l'intrusion d'une "anomalie de classe 5", laisser les Traqueurs d'Ombre intervenir avec leurs filets de fréquence et leurs effaceurs de mémoire. C'était le protocole. C'était la loi d'Opaline.

Mais la créature tourna la tête.

Sur l'écran haute définition, Élara croisa son regard. Elle ne vit pas d'yeux, mais deux abîmes de lumière dorée, des puits de souvenirs oubliés. À cet instant, le bruit de la Nef de Verre s'effaça. Elle n'entendit plus les serveurs, mais un chant lointain, une symphonie d'éther qui racontait l'histoire des étoiles avant qu'elles ne soient emprisonnées par les lampadaires de la cité.

La créature tendit une main vers la caméra. Le pixel, ce minuscule atome de la réalité

numérique, se mit à fleurir. Littéralement. Une corolle de lumière blanche jaillit de l'écran, une explosion silencieuse de pur merveilleux.

L'adrénaline remplaça la peur. D'un geste fiévreux, Élara ne pressa pas le bouton d'alerte. Ses doigts volèrent sur les commandes de déviation. Elle créa une boucle de données, isolant la séquence, la masquant derrière un écran de fumée algorithmique. Elle volait ce fragment de temps à la Vigie, l'arrachant aux archives de la normalité.

— Reste avec moi, murmura-t-elle, les yeux embués de larmes qu'elle ne s'expliquait pas.

Elle sortit de sa poche une petite unité de stockage, un cristal de mémoire qu'elle n'était pas censée posséder. Elle le connecta à la fente latérale de la console. Le transfert fut instantané, une morsure de lumière sur le support de quartz.

Sur l'écran, la forme ailée sembla s'étirer, devenant un long ruban de lumière avant de se dissoudre dans les ombres de la ruelle. Les pixels reprirent leur place, mornes et gris. La réalité reprit ses droits, froide et stérile. Le Secteur 4 redevint une zone morte, un simple point sur la carte de la surveillance.

Élara déconnecta le cristal et le serra si fort dans sa paume que les arêtes en devinrent douloureuses. Elle tremblait. Elle venait de commettre l'acte de trahison le plus pur : elle avait choisi le rêve contre la certitude.

Soudain, une vibration sourde ébranla la Nef de Verre. Pas un séisme, mais une onde de pression, comme si la cité elle-même venait de pousser un cri. Au plafond, les tubes fluorescents oscillèrent, virant au rouge sang pendant une fraction de seconde avant de revenir au blanc clinique.

— Elara ! Qu'est-ce que tu as fait ?

La voix ne venait pas de Kael cette fois. Elle venait de l'interphone central. C'était le superviseur, une voix sans visage, désincarnée par les modulateurs de fréquence.

— Une surcharge dans le réseau, mentit-elle, sa gorge serrée par une main invisible. L'humidité du Secteur 4 a causé un arc électrique. Tout est sous contrôle.

Il y eut un silence. Un silence lourd, pesant, où chaque seconde semblait être pesée par une balance invisible. Dans cet interstice de temps, Élara sentit son œil bleu brûler. Elle comprit alors que le cristal dans sa poche n'était pas seulement une preuve. C'était une graine.

— Reste à ton poste, Elara, reprit le superviseur. Une équipe de Traqueurs est en route pour vérifier l'intégrité de ta zone. Ne bouge pas.

L'appel se coupa.

Élara regarda autour d'elle. La Nef de Verre lui sembla soudain être une prison de cristal. Les milliers de caméras, ses compagnes de toujours, devinrent autant de yeux hostiles, braqués sur sa petite silhouette perdue dans ses vêtements trop grands.

Elle savait que si elle restait là, ils trouveraient le cristal. Ils trouveraient la faille dans son regard. Ils effaceraient la lumière de son œil bleu jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une ombre parmi les ombres, une note parfaitement accordée au silence de la cité.

Elle se leva. Ses mouvements n'étaient plus empreints de l'hésitation de la technicienne, mais de la détermination de la fugitive. Elle glissa le cristal dans la doublure de son pull couleur d'orage et se dirigea vers la sortie de secours, celle que même les plans de la Vigie oubliaient parfois de surveiller.

En franchissant le seuil de la Nef, elle jeta un dernier regard sur les écrans.

Dans un coin perdu du Secteur 4, sur une caméra qu'elle n'avait pas encore nettoyée de son bug, une minuscule étincelle persistait. Un battement d'ailes invisible.

Élara sourit, et pour la première fois de sa vie, elle ne regarda pas les pixels. Elle regarda plus loin. Elle plongea dans la nuit d'Opaline, prête à devenir elle-même une distorsion dans la symphonie du monde.

Chapitre 2

L'Angle Mort

La nuit d'Opaline ne tombait pas ; elle s'infusait dans le béton, une encre violette et électrique qui coulait des sommets de verre de la Vigie jusqu'aux artères encrassées du Secteur 4. Elara avançait, sa silhouette noyée dans son pull d'orage, une petite île de laine au milieu d'un océan de chrome. Sous ses pas, les grilles d'aération exhalaient une vapeur tiède, mélange d'ozone et de souvenirs de métal.

Son œil bleu, celui qu'elle appelait en secret sa « lucarne d'éther », vibrait. Une pulsation subtile, comme si un insecte de lumière tentait de s'en échapper. Chaque fois qu'elle croisait un capteur de la Vigie — ces globes oculaires de verre noir nichés dans les corniches —, elle baissait la tête. Elle n'était plus Elara la technicienne. Elle était une anomalie en mouvement, un bug dans la matrice parfaite de la cité.

Le Secteur 4 était le royaume des reflets brisés. Ici, la surveillance se faisait plus lâche, non par bonté d'âme, mais parce que le quartier était jugé trop « bruyant » pour les algorithmes. Les graffitis y étaient des prières géométriques et les néons agonisants crachaient des syllabes de lumière morte.

Elle s'arrêta devant le panneau publicitaire de la traverse des Soupirs.

C'était une structure monumentale, un monolithe de pixels censé diffuser en boucle l'image d'une famille souriante consommant de la « Paix Liquide ». Mais ce soir, l'image convulsait. Le sourire de la mère de famille se fragmentait en une cascade de prismes. Le ciel bleu de la publicité laissait place à des traînées de phosphore doré.

— C'est ici, chuchota-t-elle.

Le son de sa propre voix lui parut étranger, une note de flûte dans une usine de forge. Elle s'approcha de la structure. À un mètre du panneau, l'air changea de texture. Il devint dense, presque liquide, chargé d'une électricité statique qui fit se dresser les poils de ses bras.

Les capteurs de la Vigie, situés juste au-dessus, balayaient la rue de leurs faisceaux rouges. Elara observa leur ballet mécanique. Il y avait un rythme, une respiration logique dans leur surveillance. Mais ici, à l'aplomb du panneau défectueux, le faisceau semblait ricocher contre un mur invisible. Un angle mort. Un trou dans la réalité.

Elle ne réfléchit pas. Elle plongea.

En franchissant la surface du panneau, elle s'attendit au choc du métal ou du plastique. Il n'y eut qu'un frisson de glace, une sensation de traverser un rideau de pluie verticale.

Derrière le panneau, là où auraient dû se trouver des câbles, des transformateurs et la brique aveugle d'un entrepôt, s'étendait un vide vibrant. Ce n'était pas une pièce, mais une respiration entre deux murs. L'espace y était plus vaste que ce que l'architecture autorisait. Les murs de briques semblaient être faits de papier de soie noir, et au plafond, des racines de lumière descendaient comme des saules pleureurs électriques.

C'est alors qu'elle la vit.

La créature était perchée sur un amas de débris qui ressemblaient à des fragments d'arc-en-ciel solidifié. Elle n'avait pas de forme fixe. C'était un tourbillon de plumes de nacre et de filaments d'argent, une condensation de pur merveilleux. Ses ailes — si c'étaient des ailes — battaient avec la lenteur d'un cœur endormi.

L'œil bleu d'Elara s'embrasa. La douleur fut une aiguille de cristal transperçant son crâne, mais elle ne détourna pas le regard. Par cette pupille électrique, elle vit la vérité de l'être : ce n'était pas un bug, c'était une *Symphonie*. Chaque fibre de la créature émettait une note, une fréquence de joie sauvage, d'une pureté telle qu'elle rendait le monde extérieur gris et dérisoire.

— Tu es réelle... souffla Elara en tendant une main tremblante.

La créature tourna vers elle ce qui tenait lieu de visage : un masque d'opale changeante. Elle ne fit aucun son, mais dans l'esprit d'Elara, une image s'imposa : une cage de verre se fissurant sous la poussée d'une rose sauvage.

Soudain, le silence de l'interstice fut lacéré par un hurlement métallique.

Dehors, dans la rue, le bruit des bottes cadencées sur le bitume. Un son froid, sans âme. Les Traqueurs d'Ombre.

L'air dans l'angle mort devint glacial. La créature se recroquevilla, ses plumes d'argent ternissant instantanément pour prendre la couleur du plomb. Elle émit un sifflement de verre pilé.

— Ils arrivent, comprit Elara, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau captif.

Elle se plaqua contre la paroi immatérielle du panneau. À travers les pixels morts, elle les vit. Ils étaient trois. Des silhouettes longilignes, sanglées dans des uniformes d'un gris monolithique qui semblait absorber toute lumière. Leurs visages étaient dissimulés derrière des visières de chrome poli, ne reflétant rien d'autre que le vide de la rue. Ils portaient des scanners à main, de longs cylindres noirs qui émettaient un cliquetis de compteur Geiger.

— Anomalie résiduelle détectée dans le Secteur 4, traverse des Soupîrs, résonna une voix distordue, dénuée de toute émotion humaine. Signature de type "Éther". Préparez le protocole de gommage.

Le chef des Traqueurs s'arrêta devant le panneau. Il leva son scanner. Le faisceau rouge lécha la surface des pixels défectueux. Elara retint son souffle, une main pressée sur sa bouche pour étouffer le cri qui menaçait de jaillir. Elle sentait la présence de la créature derrière elle, une chaleur fragile, un trésor qui ne demandait qu'à vivre.

Le scanner passa sur sa silhouette. Elle ferma les yeux, attendant que l'alarme déchire la nuit.

Rien.

Elle rouvrit l'œil bleu. Elle vit alors ce que les Traqueurs ne pouvaient percevoir. Son propre corps n'était plus une masse de chair et de laine. Il était devenu une tache d'ombre mouvante, une zone de flou chromatique. La magie de l'angle mort l'enveloppait, la fondant dans le décor de l'irréel. Elle était devenue, pour la technologie de la Vigie, un simple "non-lieu".

— Rien ici, sergent, dit l'un des hommes. Juste un défaut de câblage sur le panneau de la Paix Liquide. Les circuits de refroidissement ont dû geler.

— Nettoyez quand même, ordonna le chef. On ne laisse aucune trace d'instabilité.

L'un des Traqueurs leva un bras. Un projecteur d'ondes, fixé à son poignet, s'illumina d'une lumière blanche, stérile, chirurgicale. Une "effaceuse".

Elara sentit la créature se contracter de terreur. Si cette lumière les touchait, ce ne serait pas seulement la mort ; ce serait l'oubli. L'effacement définitif de la trame du

monde.

Une audace insensée s'empara d'elle. Elle ne pouvait pas laisser cette étincelle s'éteindre.

Elle ne se contenta pas de regarder la créature. Elle chercha, au plus profond de sa vision hétérochrome, la fréquence exacte de la lumière qui l'entourait. Elle visualisa les fils d'argent qui tissaient l'air. Elle tendit sa volonté vers le panneau publicitaire, non pas comme une technicienne manipulant des câbles, mais comme une musicienne accordant un instrument.

Regarde plus loin, Elara. Ne vois pas les pixels. Vois l'intention.

Elle projeta son regard sur la face interne du panneau. Ses yeux se mirent à brûler. Sous l'impulsion de sa pensée, les cristaux liquides du panneau obéirent. Ils ne se contentèrent pas de grésiller. Ils explosèrent dans un déluge de couleurs impossibles.

Une vague de lumière indigo, saturée de particules d'or, jaillit du panneau vers l'extérieur, pile au moment où le Traqueur activait son effaceuse.

Le choc des deux énergies produisit un claquement de tonnerre sec. Le projecteur d'ondes explosa dans un nuage de vapeur. Les trois Traqueurs furent projetés en arrière, leurs visières de chrome se fissurant sous l'impact de cette beauté pure et incontrôlable.

— Repli ! hurla le sergent, sa voix perdant son calme mécanique pour une note de panique bien humaine. Contamination psychique de niveau 5 ! Repli immédiat !

Ils disparurent dans la nuit, fuyant la lumière comme des insectes chassés par une lampe.

Le silence revint, plus lourd, plus sacré.

Elara s'effondra à genoux, les mains sur son œil bleu qui pleurait des larmes de saphir. Elle était vidée, chaque muscle de son corps vibrant comme une corde de violon trop tendue.

Un frôlement de soie contre sa joue.

Elle leva les yeux. La créature s'était approchée. Elle était redevenue lumineuse, ses ailes d'argent déployées, occupant tout l'espace de l'interstice. Elle pencha son masque d'opale vers Elara.

Un instant, un seul, leurs regards se croisèrent. Elara ne vit pas seulement une créature de légende. Elle vit la ville entière, telle qu'elle était autrefois : une forêt de tours chantantes, où les dragons de vapeur dansaient avec les fées de néon. Elle vit Malo, le vieil archiviste, l'attendant dans une bibliothèque faite de nuages et de souvenirs. Elle vit Silas, l'Ombre, dont le vide intérieur n'était qu'une faim de lumière.

La créature poussa un soupir qui sentait le jasmin et la pluie d'été, puis, dans un ultime scintillement, elle se fragmenta. Elle ne disparut pas ; elle se changea en une multitude de petites lucioles d'éther qui s'envolèrent, traversant les murs de briques comme s'ils n'étaient que de la brume.

L'une d'elles, plus vive que les autres, vint se poser sur la main d'Elara. Elle ne s'envola pas. Elle s'enfonça doucement sous sa peau, laissant une marque argentée, une cicatrice en forme d'aile, juste au creux de son poignet.

L'angle mort commença à se refermer. L'espace redevenait étroit, froid, métallique.

Elara se leva péniblement et sortit de derrière le panneau. La rue était déserte. Le panneau publicitaire était désormais totalement éteint, une plaque de verre noir et

muet.

Elle regarda son poignet. La marque brillait faiblement sous la lueur des réverbères de la Vigie.

Elle comprit alors que Malo avait raison. Elle n'était plus une observatrice. Elle n'était plus la technicienne qui réparait les bugs. Elle était devenue le bug. Elle était le virus du merveilleux infiltré dans la machine du monde.

Elle releva son pull couleur d'orage sur ses épaules et commença à marcher, non plus avec l'hésitation d'une fugitive, mais avec le pas mesuré d'une tisseuse de destins. Elle savait désormais où aller. Le Secteur 4 n'était qu'un début.

Opaline dormait encore dans sa prison de verre, mais dans les veines d'une jeune fille aux yeux de ciel et d'acier, la Symphonie d'Éther venait de donner sa première note. Et cette note-là, aucune effaceuse, aucun Traqueur, aucune Vigie ne pourrait jamais la réduire au silence.

Chapitre 3

L'Archiviste des Vents

L'air du Secteur 4 avait le goût du métal froid et de l'ozone brûlé. Sous la voûte d'acier de la mégapole, la nuit n'était jamais vraiment noire ; elle était un dégradé de gris industriels, zébrée par les pulsations violentes des néons publicitaires qui vantaient des bonheurs synthétiques. Élara marchait vite. Sa main gauche serrait nerveusement son poignet droit, là où la cicatrice d'argent, l'aile de luciole, battait au rythme de son propre cœur.

Le silence de la rue était trop lisse. C'était le silence d'une lame avant qu'elle ne s'abatte.

Soudain, un bourdonnement aigu déchira la nappe de brouillard électrique. Un Vautour-Sonde. Élara ne leva pas les yeux, elle le **sentit** dans sa nuque, une démangeaison glaciale. Le drone de la Vigie descendit des hauteurs, son objectif de verre rouge pivotant avec une précision de scalpel. Sa lumière écarlate balaya le béton, lécha les talons de la jeune femme.

— Sujet 402-E, identifié. Immobilisation immédiate, cracha la voix synthétique de la machine, une voix sans âme, désincarnée.

Élara accéléra, ses bottes claquant sur le bitume humide. Elle tourna dans une impasse, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Le cul-de-sac lui fit face, un mur de briques aveugles surmonté de fils barbelés électrifiés. Elle était prise. Le drone vira à l'angle de la ruelle, son projecteur l'aveuglant, transformant ses larmes de panique en diamants liquides.

— Ne bougez plus. Votre signature rétinienne présente des anomalies. Analyse de corruption en cours.

Le Vautour déploya ses pinces de capture. Élara ferma les yeux, pressant sa cicatrice. **Regarde plus loin**, se murmura-t-elle, une injonction née du plus profond de ses entrailles. **Regarde le vide entre les atomes.**

— Par ici, petite tisseuse de courants.

La voix n'était qu'un souffle, un frisson de soie dans le vacarme du moteur du drone. Élara rouvrit les yeux. À sa droite, là où une seconde plus tôt ne se trouvait qu'une muraille de béton gris et lépreux, une porte étroite s'était entrouverte. Elle n'était pas faite de bois ou de métal, mais de ce qui ressemblait à de la lumière de lune solidifiée.

Une main, longue et fine, dont les doigts semblaient tachés d'encre violette, sortit de l'ombre et la saisit par le bras. Élara fut tirée avec une force surprenante à l'intérieur.

Le drone percuta le mur. Il n'y avait plus de porte. Juste le béton, inerte et froid. Le robot tournoya quelques instants, son œil rouge cherchant une proie évaporée dans les replis de la réalité, avant de remonter vers les nuages de pollution, vaincu par le vide.

De l'autre côté du seuil, l'air avait changé. Il sentait la pluie de printemps, la vieille reliure et une pointe de cannelle oubliée. Élara s'effondra presque, les mains sur les genoux, cherchant son souffle.

— Le béton a l'oreille fine par les temps qui courent, dit l'homme. La Vigie n'aime pas les silences qui chantent.

Elle releva la tête. Malo se tenait devant elle. Il était immense et fragile à la fois, une silhouette de papier japon enveloppée dans un manteau dont chaque pan de tissu semblait avoir été découpé dans un rêve différent : des morceaux de velours nuit, de

soie changeante comme des écailles de poisson, de lin brut couleur de sable. Ses yeux étaient d'un or pâle, comme des pièces de monnaie antiques polies par le temps.

— Vous... Malo ? bégaya-t-elle.

— On m'appelle ainsi, ou l'Archiviste des Vents, ou simplement celui qui écoute. Bienvenue dans l'Angle Mort, Élara.

Il fit un geste de la main et, comme par enchantement, des dizaines de bougies s'allumèrent simultanément, révélant un lieu qui défiait toute architecture. Ce n'était pas une pièce, c'était une cathédrale de papier. Des étagères de bois de rose grimpaient jusqu'à des hauteurs vertigineuses, ployant sous le poids de milliers de manuscrits, de rouleaux de parchemin et de bocaux de verre contenant des substances irisées. Des échelles de cuivre couraient le long des rayonnages, semblant flotter sans appui.

Mais ce qui coupa le souffle d'Élara, c'était le mouvement. Les livres ne restaient pas immobiles. Certains battaient des pages comme des ailes d'oiseaux migrateurs, d'autres murmuraient des secrets dans des langues éteintes. Au-dessus de leurs têtes, des courants d'air visibles — des rubans de vent bleutés et argentés — transportaient des lettres d'alphabet qui scintillaient avant de se poser sur des pages vierges.

— C'est impossible, souffla-t-elle en tendant la main vers un ruban de vent. La technologie de la ville... les serveurs de la Vigie...

Malo laissa échapper un rire qui ressemblait au tintement de clochettes de cristal.

— La Vigie ne voit que ce qu'elle peut mesurer, Élara. Elle compte les pixels, elle pèse les données, elle archive les comportements. Mais elle ne peut pas capturer le *souffle*. Ce que tu vois ici, c'est ce qui reste de la Symphonie d'Éther. La musique fondamentale de l'existence, que le monde moderne essaie de réduire à un sifflement

statique.

Il l'entraîna vers une table massive en chêne noir, au centre de laquelle reposait un livre colossal dont la couverture semblait faite d'un cuir vivant, veiné d'argent.

— Pourquoi moi ? demanda Élara, sa voix tremblante. Je ne suis qu'une technicienne. Je répare des écrans. Je n'ai rien de spécial.

Malo s'arrêta. Il prit doucement le poignet de la jeune femme et dévoila la cicatrice argentée. La marque brilla intensément au contact de sa peau, projetant des motifs stellaires sur les murs de la bibliothèque.

— Tu ne ré pares pas les écrans, petite tisseuse. Tu les guéris. Ce que tu prenais pour des bugs étaient des appels au secours du merveilleux, mourant sous les couches de code binaire. Si la luciole s'est fondue en toi, c'est parce que tu as le Regard. Tu vois les fissures là où les autres ne voient que des murs. Tu es une Voyante, la première depuis trois cycles de lune.

Il ouvrit le grand livre. Les pages tournèrent d'elles-mêmes, un tourbillon d'images et de lumières. Élara y vit des cités de nuages, des mers de mercure, et puis, des ombres. Des ombres froides, géométriques, dévorant les couleurs.

— La Symphonie s'éteint, poursuivit Malo, et sa voix se fit grave comme le tonnerre lointain. Silas et ses Traqueurs d'Ombre ont commencé le Grand Archivage. Ils veulent transformer chaque rêve en une ligne de statistique, chaque mystère en une certitude. Ils veulent un monde sans angles morts, sans imprévus. Un monde mort, parfaitement poli.

Élara frissonna. Elle revit le visage de Silas qu'elle avait croisé une fois dans les couloirs de la Vigie : une beauté de marbre, dépourvue de toute émotion, des yeux comme des écrans vides.

— Et que voulez-vous que je fasse ? Je ne sais pas me battre.

— On ne combat pas l'obscurité avec des épées, mais avec de la lumière retrouvée, répondit Malo en puisant dans une fiole une pincée de poussière d'étoile qu'il souffla doucement vers Élara. Tu dois apprendre à déchiffrer la partition cachée sous le bitume d'Opaline. Tu dois apprendre à chanter avec la ville, à réveiller les géants de pierre qui dorment sous les fondations, à libérer les courants d'éther prisonniers des câbles de fibre optique.

La poussière flotta autour d'Élara, s'infiltrant dans ses vêtements, picotant sa peau. Soudain, ses sens s'aiguisèrent. Elle n'entendait plus seulement le silence de la bibliothèque, mais le murmure des racines sous le sol, le chant électrique des lampadaires à des kilomètres de là, et surtout, une vibration profonde, mélodieuse, qui émanait du sol même d'Opaline.

— Je... j'entends quelque chose, murmura-t-elle, les yeux écarquillés.

— C'est le prélude, dit Malo avec un sourire triste et fier. La Symphonie t'appelle. Mais prends garde, Élara. Regarder plus loin a un prix. Plus tu verras le merveilleux, plus le monde ordinaire te semblera fragile, et plus tu seras une cible pour ceux qui chérissent l'ordre du vide.

Soudain, le sol trembla. Un craquement sinistre retentit, comme si le ciel de verre de la bibliothèque se fendait. Malo tourna la tête vers l'entrée invisible. Son visage s'assombrit.

— Ils sont déjà là. Silas a lancé ses chiens de métal. La signature de ta cicatrice est trop pure pour passer inaperçue bien longtemps.

Il s'approcha d'un rayonnage et en sortit une petite boîte en bois de santal, gravée

d'une spirale.

— Prends ceci. Ne l'ouvre que lorsque la lumière te semblera avoir définitivement quitté tes yeux.

— Et vous ? demanda Élara, saisissant la boîte.

— Je suis un archiviste, mon enfant. Ma place est parmi mes souvenirs. Mais toi... toi tu es l'avenir du vent.

D'un geste brusque, Malo repoussa un lourd rideau de velours cramoisi, révélant non pas un mur, mais un tourbillon de feuilles mortes qui semblaient flotter dans un tunnel d'ombre.

— Saute, Élara. Ne cherche pas à voir où tu tombes. Contente-toi de regarder la destination que ton cœur dessine.

Elle hésita, un instant seulement. Elle jeta un dernier regard à Malo, qui semblait déjà se dissoudre dans la lumière des bougies, redevenant une simple figure de légende. Puis, elle serra la boîte contre sa poitrine et s'élança dans le vide.

Le tunnel de feuilles l'aspira. Elle ne tomba pas ; elle glissa sur une pente de sensations, traversant des couches de temps et d'espace. Elle vit des souvenirs qui ne lui appartenaient pas — un dragon se changeant en gratte-ciel, une sirène pleurant dans les égouts de la ville, un poète dont les mots devenaient des fleurs d'acier.

Lorsqu'elle toucha enfin le sol, elle était de retour dans le Secteur 4. Mais ce n'était plus la même rue. Les flaques d'eau sur le trottoir ne reflétaient plus les néons publicitaires. Elles reflétaient des constellations inconnues, des galaxies lointaines qui semblaient danser au rythme de sa propre respiration.

Élara se redressa, réajusta son pull couleur d'orage. Sa cicatrice au poignet ne brûlait plus, elle diffusait une chaleur douce et constante.

Elle n'avait plus peur du Vautour-Sonde. Elle savait maintenant que sous le voile de la surveillance, sous la dictature de l'image parfaite, la cité d'Opaline battait d'un cœur sauvage. Et elle seule possédait la clé pour l'entendre.

Elle commença à marcher, non plus comme une fugitive, mais comme une musicienne s'apprêtant à diriger son premier orchestre. Au-dessus d'elle, dans le ciel de verre, une étoile venait de percer la brume de pollution. Une étoile qui ne figurait sur aucune carte de la Vigie.

Le chapitre de l'observation était terminé. Celui de la création commençait.

Chapitre 4

La Morsure du Froid

Le silence à l'intérieur du Noyau ne ressemblait à rien de ce que la cité d'Opaline connaissait. Ce n'était pas l'absence de bruit, mais une présence en soi, une texture lisse et stérile, comme du velours de marbre. Ici, à soixante-dix étages au-dessus des soupirs du béton et des rêves clandestins, l'air avait le goût de l'ozone et du givre chirurgical.

Silas se tenait debout devant la paroi de verre liquide qui servait d'interface principale. Il ne bougeait pas. Ses mains étaient croisées dans le bas de son dos, ses doigts longs et pâles parfaitement immobiles contre le tissu gris anthracite de sa redingote. Pour un observateur extérieur, il aurait pu passer pour une statue de sel ou une faille géométrique dans l'architecture de la pièce.

Devant lui, des milliers de flux de données ruisselaient. Des visages, des pulsations cardiaques converties en ondes, des trajectoires de citoyens capturées par les millions de pupilles de La Vigie. Pour Silas, ce n'était pas une ville ; c'était une équation qu'il s'acharnait à résoudre, un poème dont il voulait effacer chaque adjectif inutile pour n'en garder que la structure osseuse et parfaite.

— Arrête l'image sur le Secteur 4, murmura-t-il.

Sa voix était un rasoir de glace glissant sur de la soie. L'intelligence artificielle obéit instantanément. Le mur de verre se figea.

L'image était granuleuse, parasitée par une pluie de neige numérique. C'était le rapport d'imagerie de la technicienne 77-E. Élara. Silas inclina légèrement la tête, un

mouvement si précis qu'il semblait calculé au millimètre près. Ses yeux, d'un gris si clair qu'ils paraissaient translucides, se fixèrent sur un point précis de l'écran.

— Là, dit-il pour lui-même. Ce n'est pas un bug.

Il fit un geste de la main, comme s'il sculptait le vide. L'image s'agrandit, zoomant sur le visage d'Élara au moment où elle croyait n'être observée par personne. Dans le reflet de ses pupilles hétérochromes, Silas ne vit pas les néons d'Opaline. Il vit une distorsion. Une courbure de la lumière qui n'aurait pas dû exister. Une tache de couleur sauvage, un éclat de pourpre et d'or qui défiait les lois de l'optique.

Il vit surtout l'hésitation de la jeune femme. Ce millième de seconde où son doigt s'était suspendu au-dessus de la touche « Supprimer ». Ce moment où elle avait choisi de ne pas signaler l'anomalie. Pour Silas, cette hésitation était une trahison, mais plus encore, c'était une infection.

— La curiosité est une fissure dans la fondation, murmura-t-il. Et une fissure finit toujours par faire s'écrouler le palais.

Il se détourna de l'écran. Derrière lui, trois silhouettes s'étaient matérialisées dans l'ombre de la porte pressurisée. Les Traqueurs d'Ombre. Ils portaient des uniformes de polymère noir qui absorbaient la moindre lueur, les rendant presque bidimensionnels. Leurs visages étaient dissimulés derrière des masques de chrome poli, ne renvoyant que l'image déformée de la pièce.

Silas s'approcha d'eux. Il ne marchait pas ; il glissait, son allure dictée par une économie de mouvement absolue.

— Vous avez vu les derniers relevés ? demanda Silas, sa voix résonnant avec une autorité sans effort.

L'un des Traqueurs, le matricule K-12, s'inclina légèrement.

— Nous avons détecté les sursauts de fréquence, Maître Silas. Le voile s'amincit dans les quartiers bas. Les citoyens parlent de visions. De fantômes dans les machines.

Silas s'arrêta à quelques centimètres du masque de K-12. Il pouvait voir son propre reflet, froid et tranchant, dans le chrome.

— Ce ne sont pas des fantômes, K-12. Ce sont des résidus de chaos. Des scories d'un temps où le monde était ivre de métaphores. La Vigie a été construite pour être le dessiccateur de ce monde. Nous asséchons l'imaginaire pour que seule demeure la réalité. La réalité est prévisible. La réalité est sûre.

Il fit un pas de côté, ses pas ne produisant aucun son sur le sol de quartz.

— Mais nous avons une impureté au sein même de nos filtres. La technicienne Élara commence à regarder... plus loin.

Il prononça ces derniers mots comme s'il s'agissait d'une insulte blasphématoire.

— Elle ne se contente plus de surveiller le flux. Elle commence à l'écouter. Elle cherche la symphonie là où il ne doit y avoir que du signal. Si nous la laissons continuer, elle deviendra un pont. Et un pont permet aux monstres de traverser.

— Dois-je ordonner son effacement immédiat ? demanda K-12, la main gantée se posant sur la crosse d'un neutralisateur à impulsions.

Silas esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. C'était un mouvement purement mécanique, une simulation de satisfaction.

— Non. L'effacement est une solution de brute. Nous sommes des sculpteurs, pas des démolisseurs. Si nous la supprimons maintenant, elle deviendra une absence, et l'absence génère des questions. La résistance se nourrit de martyrs comme la moisissure se nourrit d'humidité.

Il se rapprocha de la console et pianota une séquence rapide. Une carte holographique

d'Opaline se déploya dans l'air, les veines de la cité brillant d'un bleu électrique.

— Augmentez la surveillance de proximité. Je veux un Vautour-Sonde assigné à son ombre, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais ne le rendez pas invisible. Je veux qu'elle sente le battement d'ailes de la Loi dans son cou. Je veux que chaque fois qu'elle voit une merveille, elle voie aussi le prix de cette merveille.

Il marqua une pause, ses yeux perdus dans les méandres de la carte.

— Laissez-la nous mener aux autres. À l'Archiviste. À ceux qui croient encore que la poésie peut renverser des murs de verre. Ils se cachent dans les angles morts, dans ces recoins de la ville que nous n'avons pas encore totalement aseptisés. Élara est notre sonde. Elle est la lumière que nous envoyons dans leurs terriers pour les aveugler.

— Et si elle parvient à manipuler le flux ? demanda un autre Traqueur. Si elle apprend à se cacher de nous ?

Silas se tourna vers lui, son regard devenant soudainement aussi lourd qu'un plafond qui s'effondre.

— Personne ne se cache du vide. Le vide est partout. Le vide, c'est l'ordre absolu. Elle peut danser dans ses rêves tant qu'elle le souhaite, à la fin, le réveil sera de cristal.

Il fit un geste de renvoi. Les Traqueurs d'Ombre se fondirent dans l'obscurité du couloir avec une fluidité spectrale. Silas resta seul dans le Noyau.

Il retourna vers la vitre. Dehors, la ville d'Opaline s'étendait à l'infini, un océan de géométrie et de lumières froides. Pour la plupart des gens, c'était une métropole. Pour lui, c'était un patient sur une table d'opération. Et il était le chirurgien chargé d'extraire cette tumeur maligne qu'on appelait le merveilleux.

Il posa sa main sur le verre. La surface était glacée, mais Silas ne frissonna pas. Il aimait cette morsure du froid. C'était la température de la clarté.

Soudain, un léger tressaillement agita le coin de l'écran. Une distorsion, minuscule, comme un battement de cil. Dans le Secteur 4, une flaque d'eau venait de refléter une étoile qui n'existait pas dans ses bases de données.

Silas contracta la mâchoire. Ce n'était pas de la peur, c'était une irritation esthétique. Une tache sur sa toile parfaite.

— Regarde tant que tu le peux, petite voyante, murmura-t-il à l'adresse de l'image d'Élara. Car bientôt, je t'offrirai un monde où il n'y aura plus rien à voir du tout. Rien, excepté la perfection de mon silence.

Il ferma les yeux un instant, savourant le vide qu'il portait en lui. Lorsqu'il les rouvrit, le reflet de l'étoile avait disparu, écrasé par la puissance de calcul des serveurs de La Vigie. Mais Silas savait que l'image était gravée quelque part dans les circuits, ou pire, dans la mémoire de la fille.

Il tendit le bras et, d'un mouvement lent, balaya l'interface, éteignant les lumières du Noyau une à une. Il ne resta bientôt plus que lui, silhouette de jais dans une boîte de verre, entouré par le bourdonnement des machines qui, tel un cœur de métal, battaient la mesure d'un monde sans battement.

La chasse était ouverte, et Silas n'avait jamais manqué une proie. Car on ne peut échapper à celui qui possède déjà toutes les issues.

Dans l'obscurité, seul le bleu électrique de son interface de commandement persistait, projetant sur son visage des lignes de code qui ressemblaient à des cicatrices de lumière. Silas sourit pour de bon cette fois. Un sourire de prédateur qui attend que le piège se referme.

Le froid n'était pas seulement autour de lui. Il était lui. Et le froid finit toujours par tout figer.

Chapitre 5

Le Jardin Interstitiel

Le vent d’Opaline n’était pas une caresse, mais une morsure de métal froid. Il s’engouffrait dans les avenues rectilignes, emportant avec lui les rumeurs électriques de la Vigie et l’odeur d’ozone des serveurs en surchauffe. Élara resserra les pans de son pull gris d’orage, ses doigts s’enfonçant dans la laine comme pour y trouver une ancre. Derrière elle, la ville n’était qu’une symphonie de lignes droites, de verre fumé et de regards baissés.

— Ne regarde pas tes pieds, Élara. Le béton n'a rien d'autre à te raconter que l'histoire de ta propre chute.

La voix de Malo était un froissement de parchemin ancien. Il marchait devant elle, sa silhouette drapée dans son manteau de soie moirée qui semblait absorber les reflets changeants des néons publicitaires. À chaque pas, le tissu changeait de teinte, passant du pourpre profond au vert mousse, comme s’il refusait de choisir une seule réalité.

Ils s’arrêtèrent dans une ruelle borgne, un cul-de-sac où l’obscurité semblait plus dense, presque solide. Devant eux, deux gratte-ciels de chrome s’élevaient vers le ciel noir, si proches l’un de l’autre qu’ils semblaient vouloir s’écraser mutuellement. Entre leurs flancs lisses, un interstice d’à peine cinquante centimètres laissait deviner un vide abyssal.

— C’est ici, murmura Malo.

— Ici ? C'est un mur de briques et de câbles sectionnés, Malo. Il n'y a rien.

Le vieil homme eut un petit rire qui fit tressaillir les ombres à ses pieds.

— Ton œil d'acier voit ce qu'on lui a appris à voir : la limite. Mais ton œil bleu... Que te dit-il, celui-là ?

Élara ferma les paupières un instant. Lorsqu'elle les rouvrit, elle força son regard à se détacher de la rugosité de la pierre. Elle ne chercha pas la fissure, elle chercha le manque. Elle laissa son attention dériver dans cet espace étroit entre les deux géants de verre. Et alors, le monde vacilla. Ce n'était pas une image, c'était une vibration. Une fréquence qui faisait grincer ses dents.

L'espace entre les immeubles ne s'arrêtait pas au mur du fond. Il s'étirait, se tordait comme une peau souple. Malo tendit une main fine, dont les doigts semblaient calligraphiés à l'encre de Chine, et fit un geste de balayage, comme s'il écartait un rideau invisible.

— Viens, Élara. Apprends à habiter l'angle mort.

Elle le suivit, s'attendant à la sensation de la pierre contre ses épaules. Mais la brique se fit brume. Un frisson parcourut sa colonne vertébrale, une sensation de chute ascendante, et soudain, le rugissement de la ville s'éteignit, remplacé par un silence si pur qu'elle crut entendre le battement de son propre sang.

Ils se tenaient sur une passerelle suspendue, faite de verre filé et de racines d'argent. Autour d'eux, le Jardin Interstitiel se déployait dans un défi aux lois de la physique. Ce n'était pas un parc, c'était un rêve de géomètre devenu fou. Des lianes de fibre optique grimpaient le long de structures invisibles, fleurissant en grappes de lumières bleutées qui palpitaient au rythme d'une respiration lente. Des fougères, dont les frondes étaient de véritables prismes, décomposaient la lumière résiduelle de la ville en arcs-en-ciel liquides qui stagnaient au-sol comme des flaques de mercure.

— La Vigie voit tout ce qui est plein, dit Malo en s'appuyant sur une rambarde qui semblait faite de vent solidifié. Mais elle est aveugle au vide. Elle ignore que le vide

est le terreau de toute création.

Élara s'approcha d'une fleur dont les pétales étaient d'un blanc si intense qu'ils semblaient brûler la rétine. Elle tendit la main, mais Malo l'arrêta.

— Ne la touche pas avec tes doigts. Touche-la avec ton intention.

— Je ne comprends pas, avoua-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

— Tu vois cette fleur ? C'est une erreur de code. Un bug que la ville a oublié d'effacer. Pour la Vigie, elle n'est qu'une anomalie. Pour nous, elle est une porte. Élara, regarde l'espace entre le pétale et l'air. Ne regarde pas la forme. Regarde la tension qui la maintient.

La jeune femme se concentra. Son œil bleu commença à pétiller, une électricité froide montant de sa gorge vers ses tempes. Elle fixa une petite tige de néon éteinte qui pendait d'une structure en arche. C'était un déchet, un morceau de tube de verre brisé, vestige d'une enseigne lumineuse oubliée.

— Elle est morte, dit-elle.

— Rien ne meurt vraiment dans la Symphonie, Élara. Tout change simplement de partition. Imagine que ce tube n'est pas du verre, mais un désir de lumière qui a perdu son chemin. Offre-lui une issue.

Élara visualisa les flux de données qu'elle voyait habituellement sur ses écrans de contrôle à la Vigie. Les lignes de code, les trames binaires. Mais ici, les chiffres se transformaient. Ils devenaient des courants d'eau vive, des fils de soie colorés. Elle chercha la "fêlure" dans la réalité, cette petite distorsion qu'elle avait apprise à traquer. Elle la trouva juste à la pointe du tube de verre.

C'était comme une minuscule déchirure dans un tissu précieux. Elle ne chercha pas à la recoudre. Elle l'écarta.

Ses doigts ne bougèrent pas, mais dans son esprit, elle exerça une pression latérale. Aussitôt, une étincelle d'un bleu cobalt jaillit du vide. Le tube de verre ne s'alluma pas simplement ; il se mit à croître. Le verre devint souple, se recourbant sur lui-même, s'affinant jusqu'à devenir une dentelle de cristal. Des bourgeons de lumière pure éclatèrent le long de la tige improvisée, s'ouvrant en corolles de néon vibrant.

La fleur de néon n'appartenait pas à la nature, ni à la technologie. Elle était un trait d'union, une beauté sauvage et artificielle à la fois, qui diffusait une chaleur étrange, semblable à un souvenir d'enfance.

Élara sursauta, rompant le contact. La fleur resta là, oscillant doucement dans le courant d'éther, une preuve irréfutable de son pouvoir.

— J'ai... j'ai fait ça ?

— Tu as regardé plus loin, répondit Malo, ses yeux voilés de fierté et d'une pointe de tristesse. Tu as vu le possible là où les autres voient l'impossible. Mais prends garde, petite voyante. Créer une lumière dans l'ombre, c'est aussi tendre un phare pour ceux qui chassent dans le noir.

Il se tourna vers l'horizon, là où les tours d'Opaline se découpaient comme les barreaux d'une cage colossale.

— Silas le sentira. Il ne comprend pas la beauté, mais il comprend l'irrégularité. Pour lui, ta fleur est un crime contre l'ordre. Une tache de couleur sur son monde gris.

Élara regarda sa création. La fleur de néon semblait maintenant plus réelle que les gratte-ciels qui les surplombaient. Elle sentit un poids nouveau s'installer dans sa poitrine, une responsabilité qui dépassait la simple survie.

— Pourquoi moi, Malo ? Pourquoi mes yeux ?

— On ne choisit pas l'instrument, Élara. On choisit seulement la musique que l'on joue avec. La ville se meurt de certitude. Elle s'étouffe sous sa propre clarté. Elle a

besoin de quelqu'un qui accepte de se perdre dans les reflets pour retrouver la source du feu.

Malo s'approcha d'un arbre dont les feuilles étaient des pages de livres anciens, s'agitant sans vent. Il en cueillit une et la lui tendit. Le papier était chaud, comme s'il sortait d'une presse à imprimer.

— Ton apprentissage commence à peine. Ce que tu as fait avec cette fleur n'est que le murmure d'une chanson. Bientôt, tu devras apprendre à diriger l'orchestre tout entier. Mais n'oublie jamais : la magie ne vient pas de ce que tu possèdes, mais de ce que tu acceptes de ne pas saisir.

Élara prit la page. Les caractères dessus semblaient bouger, se réorganisant sous ses yeux pour former des mots qu'elle ne connaissait pas encore, mais que son cœur semblait déjà comprendre.

Soudain, une vibration sourde ébranla la passerelle. Ce n'était pas un tremblement de terre, mais une onde de choc numérique, froide et méthodique. Le ciel au-dessus du jardin, cette mince bande d'espace entre les immeubles, se teinta d'un rouge chirurgical.

— Un scan de la Vigie, souffla Malo. Ils lancent des impulsions à haute fréquence pour sonder les interstices. Silas commence à ratisser les ombres.

Élara vit les fleurs de lumière frémir. Certaines se flétrirent instantanément, redevenant des câbles gris et des débris de plastique. Sa propre fleur de néon vacilla, son éclat bleu pâlisant sous l'assaut du balayage écarlate.

— Est-ce qu'ils peuvent nous voir ?

— Pas encore. Le jardin a ses propres défenses, des boucles temporelles qui les égarent. Mais le voile s'amincit. Ta naissance en tant que Tisseuse a déchiré le silence

que Silas affectionne tant.

Malo lui prit le bras, son contact était ferme, presque brûlant malgré la fraîcheur de l'air.

— Nous devons partir. Le Jardin Interstitiel n'est plus un sanctuaire, c'est une cible. Mais souviens-toi de cette sensation, Élara. Souviens-toi de la façon dont l'espace s'est plié sous ton regard. C'est ta seule arme face au vide qu'ils veulent imposer.

Ils firent demi-tour, mais avant de franchir à nouveau le rideau de brume qui les ramènerait à la dureté de la ruelle, Élara jeta un dernier regard en arrière.

Sa fleur de néon, bien que faiblissante, tenait bon. Un petit point bleu au milieu du chaos rouge. Elle se fit la promesse silencieuse qu'elle ne laisserait pas le froid de Silas éteindre cette étincelle. Car si elle pouvait faire fleurir le néon entre deux murs de béton, alors peut-être pourrait-elle un jour ramener le printemps dans le cœur de pierre d'Opaline.

Ils franchirent le seuil. La transition fut brutale. Le bruit, l'odeur de métal, la sensation d'être observée par mille caméras invisibles. Élara se retrouva dans la ruelle sombre, Malo à ses côtés, redevenu un vieil homme un peu frêle sous son manteau bizarre.

Rien n'avait changé. Et pourtant, tout était différent. Dans son œil bleu, une petite lueur persistait, un résidu de la Symphonie. Elle ne voyait plus seulement la ville ; elle voyait les coutures du monde. Et elle savait maintenant où tirer sur les fils.

Chapitre 6

La Fissure de Verre

Le bourdonnement de l'Oculus était une migraine de néon, une rumeur électrique qui s'insinuait sous la peau pour y déposer un film de poussière métallique. Élara franchit le sas de détection avec la raideur d'une condamnée, ses doigts crispés sur les manches de son pull orage, là où la chaleur de Malo semblait encore pulser contre son poignet.

L'air de la salle de traitement sentait l'ozone et le café rance. Ici, la lumière n'était pas un don, mais une discipline. Des rangées de techniciens, silhouettes courbées sous le joug des interfaces haptiques, triaient le flux incessant des caméras de la ville. Opaline, vue d'en haut, ressemblait à un circuit imprimé dont les habitants n'étaient que des électrons dociles.

Élara s'installa à son poste, le matricule 402. Devant elle, le mur de verre s'éveilla. Des milliers de flux vidéos défilèrent, une cascade de grisaille et de géométrie froide.

Regarde plus loin, avait dit Malo.

Elle ferma les yeux une seconde. Lorsqu'elle les rouvrit, l'œil gris restait ancré dans la réalité stérile du bureau, mais l'œil bleu... l'œil bleu s'était mis à chanter.

Sur son écran, les flux de la Zone 4 — le secteur des entrepôts — commencèrent à frémir. Pour un observateur ordinaire, ce n'était qu'un artefact de compression, un "bruit" numérique sans importance. Mais pour Élara, c'était une invasion de poésie. Là, entre deux conteneurs de fret, une traînée de phosphore liquide s'étirait. Une créature, fine comme un trait de plume, jouait à saute-mouton avec les capteurs de

mouvement, s'évaporant chaque fois qu'un balayage laser l'approchait de trop près.

— Élara. Ton flux sature.

La voix de sa collègue, Sarah, claqua comme un fouet. Élara sursauta, ses mains volant sur la console pour lisser les fréquences.

— C'est... c'est une instabilité dans le relais 12, mentit-elle, la gorge sèche. Je recalibre.

— Fais vite. La Vigie n'aime pas le flou. Le flou, c'est le début du désordre.

Sarah se détourna, mais Élara sentit son cœur battre contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle fixa à nouveau l'écran. La créature de lumière — un *Aéride*, sans doute — s'était immobilisée. Elle regardait l'objectif. Ou plutôt, elle regardait Élara. Elle inclina sa tête faite de reflets d'huile et, d'un geste d'une grâce infinie, sembla souffler sur l'objectif.

Soudain, toute la console de commande d'Élara s'embrasa d'une lueur violette. Les codes défilèrent à une vitesse vertigineuse, se transformant en vers d'un poème oublié, en runes de lumière qui dansaient sur le bout de ses doigts.

— Qu'est-ce que... murmura-t-elle.

Elle essaya de couper le terminal, mais le verre était brûlant. La symphonie d'éther s'invitait dans le cœur du système. Autour d'elle, les écrans des autres techniciens commencèrent à scintiller, des arcs-en-ciel clandestins s'invitant dans la surveillance morose d'Opaline.

C'est alors que le silence tomba.

Un silence artificiel, lourd, absolu. Le genre de silence qui n'arrive que lorsque la réalité elle-même retient sa respiration. Les ventilateurs des serveurs s'arrêtèrent. Le brouhaha des claviers s'éteignit.

Silas était là.

Il n'avait pas traversé la salle ; il semblait avoir été découpé dans le vide et déposé à l'entrée. Son costume gris, d'une coupe chirurgicale, ne présentait aucun pli. Ses cheveux blancs étaient coiffés avec une précision qui frisait la pathologie. Il s'avança, ses pas ne produisant aucun son sur le sol en résine.

Il s'arrêta juste derrière Élara. L'air devint glacial, une odeur de métal froid et de menthe poivrée enveloppant la jeune femme.

— Technicienne 402, dit-il d'une voix qui ressemblait au crissement d'un scalpel sur une plaque d'argent. Votre console semble souffrir d'une... exubérance inhabituelle.

Élara ne se retourna pas. Elle ne le pouvait pas. Dans le reflet de son écran, elle voyait Silas. Mais par son œil bleu, elle voyait aussi ce qui se tenait *derrière* lui.

Une ombre immense, une structure de ténèbres géométriques qui s'étirait jusqu'au plafond, faite de angles impossibles et de vide hurlant. C'était l'Ombre de Silas, une architecture de néant qui semblait dévorer la lumière ambiante. Et, plus étrange encore, nichée sur l'épaule de ce monstre de vide, une petite silhouette de lumière pure, un spectre d'éther capturé, se tordait de douleur dans une cage de verre invisible.

— Monsieur le Directeur, balbutia Élara, les mains tremblantes au-dessus de ses touches. Un bug de fréquence. Je... j'essaie de l'isoler.

Silas se pencha. Son visage apparut juste à côté du sien dans le reflet. Ses yeux étaient d'un gris si pâle qu'ils semblaient aveugles, et pourtant, Élara sentit qu'il lisait

jusqu'au fond de ses cellules.

— Ce n'est pas un bug, Élara, murmura-t-il à son oreille. Un bug est une erreur. Ce que je vois ici est une intention. Une... divergence.

Il posa une main gantée de cuir fin sur le bord de la console. Les runes de lumière s'éteignirent instantanément sous son contact, comme des braises étouffées par de la neige.

— Dites-moi, continua Silas, sa voix se faisant presque douce, presque paternelle. Que voyez-vous quand vous regardez ces écrans ? Voyez-vous des données, des flux, une ville à protéger ? Ou voyez-vous... autre chose ?

Élara sentit la sueur perler à la lisière de ses cheveux. Dans l'écran, le petit spectre d'éther sur l'épaule de Silas l'appelait, ouvrant une bouche d'or d'où ne sortait aucun son.

— Je vois ce qu'on m'a appris à voir, monsieur, répondit-elle, le regard rivé sur un point mort du moniteur. Des vecteurs de mouvement. Des anomalies de chaleur.

Silas resta immobile. Le silence se fit plus dense, une pression physique qui faisait bourdonner les tympanes d'Élara. Il l'observait, cherchant la faille, le tressaillement de la pupille qui trahirait son hérésie.

— Le monde est une équation, Élara, reprit Silas en se redressant. Une équation parfaite, dont nous sommes les gardiens des variables. Toute donnée qui n'entre pas dans le calcul est un bruit de fond. Et le bruit de fond doit être... effacé. Pour le bien de la structure.

Il fit un pas de côté, contournant son siège. Ses mouvements étaient trop fluides pour être tout à fait humains.

— Vous avez un don particulier pour le traitement d'image. Vos rapports sont d'une précision chirurgicale. C'est pour cela que je m'étonne de cette soudaine incompetence. Votre œil gauche...

Il s'interrompit, son regard se fixant sur l'iris bleu électrique d'Élara, qui semblait briller davantage dans la pénombre de la salle.

— ... il est très vif aujourd'hui. On dirait qu'il contient un orage.

— C'est une pathologie congénitale, monsieur. Une simple dépigmentation.

Silas esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux.

— Bien sûr. La biologie est aussi pleine de caprices. Mais faites attention à ce que cet orage ne finisse pas par court-circuiter votre jugement. La Vigie voit tout, Élara. Même ce que l'on essaie de cacher derrière un regard hétérochrome.

Il tendit la main et, d'un geste d'une lenteur terrifiante, effleura la joue d'Élara du bout de ses doigts gantés. Le contact fut comme une décharge de glace.

— Nettoyez ce terminal. Et si ces "spectres" réapparaissent sur vos flux... prévenez-moi personnellement. Ne les laissez pas danser. La danse est une perte de temps.

Il fit volte-face et s'éloigna. À mesure qu'il marchait, le silence se brisa. Les ventilateurs redémarrèrent dans un râle, les techniciens reprirent leur tapotement mécanique. L'obscurité géométrique qui le suivait s'étira une dernière fois, comme une griffe de ténèbres, avant de disparaître derrière la porte du secteur de haute sécurité.

Élara resta pétrifiée, le souffle court. Elle baissa les yeux sur ses mains. Elles ne tremblaient plus. Une résolution froide s'était installée en elle.

Elle regarda son écran. L'Aéride avait disparu. À sa place, il ne restait qu'une rue vide, filmée en haute définition, d'une tristesse absolue.

Mais alors qu'elle s'apprêtait à relancer le cycle de surveillance, elle remarqua un détail. Une petite fissure sur la surface de l'écran tactile, là où Silas avait posé sa main. Une fissure minuscule, mais qui ne suivait pas les lois de la physique. Elle serpentait, changeant de couleur, passant du bleu au violet, du vert au doré.

Silas pensait avoir éteint la lumière. Mais il n'avait fait que briser le verre.

Élara approcha son doigt de la fissure. Elle sentit une vibration, une note de musique cristalline qui résonna jusque dans sa moelle épinière. Malo avait raison. La ville n'était qu'un voile. Et Silas, malgré toute sa puissance, craignait ce qui se trouvait dessous.

Elle ne nettoya pas le terminal. Au contraire, elle ferma son œil gris, l'œil de la docilité, pour ne plus regarder qu'avec son œil bleu.

Le bureau disparut. Les murs de béton devinrent translucides, révélant les courants d'éther qui circulaient dans les fondations d'Opaline comme des rivières de diamants liquides. Elle voyait les pensées des autres techniciens, des petits nuages de grisaille qui s'élevaient de leurs têtes, sauf pour quelques-uns, chez qui des étincelles de couleurs subsistaient.

Elle n'était plus une technicienne. Elle n'était plus la 402.

Elle était la faille dans le cristal de Silas.

Elle posa sa main sur la console et, cette fois, ce ne fut pas un accident. Elle ne cherchait pas à réparer l'image. Elle cherchait à la déchirer.

— Tu veux voir la symphonie, Silas ? murmura-t-elle pour elle-même. Alors écoute bien.

Elle effleura la fissure de verre. Une onde de choc invisible parcourut la salle. Pendant une fraction de seconde, tous les écrans de l'Oculus affichèrent non pas la ville, mais des jardins suspendus, des mers d'étoiles et des forêts de néons florissants. Puis, tout redevint normal.

Mais le mal était fait. Ou plutôt, le miracle était lancé.

Élara se leva, ramassa son sac et sortit de la salle, ignorant les regards interdits de ses collègues. Elle savait que Silas l'observait via les caméras, qu'il analysait déjà sa démarche, sa fréquence cardiaque, son audace.

Elle s'arrêta devant l'objectif de la caméra du sas de sortie. Elle sourit, un sourire de Tisseuse, sauvage et lumineux.

— Regarde plus loin, Silas, dit-elle en articulant silencieusement.

Elle franchit le seuil, s'enfonçant dans la ville avec la certitude que, dès ce soir, Opaline ne dormirait plus de la même façon. Car dans le cœur de la Tisseuse, le printemps venait de briser la glace.

Chapitre 7

Le Registre des Miracles

La nuit d’Opaline n’était plus un linceul, mais une toile d’araignée constellée de rosée électrique. En marchant dans les ruelles étroites qui s’écartaient devant elle comme des vagues de goudron, Élara sentait encore la vibration du verre contre ses phalanges. Ses yeux — l’acier et l’électron — ne voyaient plus la cité de la même manière. Là où les citoyens courbés sous le poids de leur propre ombre ne percevaient que des murs gris et des caméras vigilantes, elle discernait des filaments de pourpre s’enroulant autour des gouttières et des battements de cœur sourds émanant des bouches d’égout.

Elle poussa la porte de l’« Ateliers des Heures Perdues », la boutique de Malo dissimulée dans l’interstice de deux gratte-ciel si proches l’un de l’autre qu’ils semblaient vouloir s’écraser.

L’odeur la frappa aussitôt : un mélange de vieux cuir, de pluie de printemps et d’une pointe d’ozone, comme si un orage venait d’être mis en bouteille. Malo était là, penché sur un pupitre de bois sombre, son manteau de soie moirée captant les reflets changeants de quelques bougies flottantes. Il ne leva pas les yeux, mais ses doigts, longs et tachés d’encre, s’arrêtèrent sur la page jaunie d’un codex.

— Tu as griffé le visage de la perfection, Élara, murmura-t-il. Sa voix avait la texture du velours usé. J’ai senti la secousse d’ici. Les harmoniques de la ville ont frémi comme les cordes d’une harpe trop tendue.

Élara s’approcha, ses pas étouffés par des tapis dont les motifs semblaient bouger lorsqu’on ne les regardait pas directement.

— Silas a vu, Malo. Il n'a pas seulement vu le bug. Il m'a vue, moi. J'ai déchiré le voile, juste une seconde. C'était... magnifique. Et terrifiant.

Malo se redressa enfin. Son visage, un paysage de rides sages et de clarté lunaire, s'éclaira d'une tristesse infinie. Il contourna son pupitre et désigna une chaise dont les pieds étaient sculptés en pattes de griffon.

— Assieds-toi, petite tisseuse. Il est temps que tu comprennes que le cristal dans lequel nous vivons n'est pas seulement une cage. C'est un miroir que j'ai moi-même aidé à polir.

Le silence qui suivit fut si dense qu'Élara crut entendre le sable s'écouler dans les sabliers mécaniques qui tapissaient les murs. Elle écarquilla ses yeux hétérochromes, le bleu électrique de son iris gauche pétillant violemment.

— Toi ? Tu faisais partie de La Vigie ?

Malo s'approcha d'une étagère où s'alignaient des flacons contenant des lumières captives. Il en saisit un, d'un gris métallique, et le déboucha. Une fumée froide s'en échappa, dessinant dans l'air des plans architecturaux d'une complexité vertigineuse, des schémas de surveillance qui ressemblaient à des toiles d'araignée géométriques.

— On m'appelait l'Architecte de la Transparence, commença Malo, sa main tremblante effleurant les projections éthérées. Je croyais, dans mon arrogance de jeunesse, que la clarté totale apporterait la paix. Que si chaque recoin d'Opaline était baigné de lumière, l'ombre — la souffrance, le crime, le doute — s'évaporerait. J'ai conçu les premiers algorithmes de La Vigie. J'ai donné à Silas les outils pour sculpter ce vide clinique qu'il chérit tant.

Il referma le flacon. Les plans disparurent, laissant la boutique dans sa pénombre

chaleureuse.

— Mais j'ai oublié une vérité fondamentale, poursuivit-il en se tournant vers Élara. La lumière sans ombre n'est pas la vie. C'est un incendie qui dévore l'âme. Nous n'avons pas éliminé le chaos, nous avons simplement enterré le merveilleux sous une chape de béton et de pixels. La Symphonie d'Éther, cette magie qui irrigue chaque brique de cette ville, a été réduite au silence par mes propres créations.

Élara sentit une boule se nouer dans sa gorge. Le mentor qu'elle vénérât était l'artisan de la prison qu'elle tentait de briser. Elle regarda ses propres mains, craignant d'y voir le même reflet froid.

— Pourquoi me dire ça maintenant ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

— Parce que Silas ne se contentera plus de t'observer. Tu es devenue une anomalie biologique qu'il voudra disséquer pour comprendre comment tu as pu "réparer" la fissure. Et parce que le temps des regrets est terminé. Le Cœur d'Opaline, le noyau de pur éther qui alimentait autrefois la créativité et les rêves de cette cité, a été mis sous scellés par La Vigie. Il est maintenu dans un état de stase cryogénique, encodé par une clé que j'ai moi-même forgée avant de m'enfuir.

Malo sortit de sa poche un petit objet qui semblait fait de verre dépoli. À l'intérieur, une étincelle de lumière dorée tournait sur elle-même, prisonnière.

— Ceci est le Registre des Miracles, expliqua-t-il. Ce n'est pas un livre, mais une mémoire. Elle contient les fréquences de tout ce que La Vigie a effacé : le chant des sirènes de brume, le rire des gargouilles, le parfum des jardins suspendus. Mais pour l'activer, pour qu'il puisse résonner avec le Cœur de la ville, il nous faut la Clé de Décryptage Originelle.

— Et elle est au sommet de la tour de La Vigie, devina Élara, un frisson parcourant son échine.

— Pire, corrigea Malo. Elle se trouve dans les Archives de Haute Sécurité, au niveau -7. Un endroit que l'on appelle "L'Oubliette". C'est là que Silas stocke tout ce qui est trop dangereux pour être détruit, mais trop vivant pour être exposé. C'est un sanctuaire de silence absolu. Si tu y entres, Élara, ton regard ne suffira pas. Tu devras devenir l'ombre que la lumière ne peut pas toucher.

Malo s'approcha d'elle et posa sa main sur son épaule. La soie de sa manche bruissa comme des ailes de papillon.

— Si tu récupères cette clé, nous pourrons injecter la Symphonie dans le réseau de surveillance. Chaque écran de la ville deviendra une fenêtre sur l'imaginaire. La Vigie s'effondrera sous le poids de la beauté. Mais si tu échoues...

— Je sais, trancha Élara, se levant avec une détermination nouvelle. Je serai archivée. Un pixel de plus dans leur désert de verre.

Malo sourit, et pour la première fois, Élara vit une lueur d'espoir sauvage dans ses yeux clairs. Il se dirigea vers le fond de la boutique et en tira une cape faite d'un tissu étrange, changeant de couleur selon l'angle de la lumière, passant du gris béton au bleu crépuscule.

— C'est une Cape de Réfraction, expliqua-t-il. Elle ne te rendra pas invisible, mais elle te rendra "inintéressante" pour les capteurs de Silas. Tu seras comme une faute d'orthographe dans un texte parfait. On te verra, mais on ne te remarquera pas.

Élara enfila la cape. Le tissu était léger comme une caresse, mais elle sentit immédiatement une protection vibrante l'envelopper. Elle se tourna vers le miroir terni au fond de la pièce. Son reflet semblait flou, comme une image mal développée,

une silhouette onirique égarée dans la réalité.

— Malo, commença-t-elle avant de franchir le seuil. Pourquoi as-tu attendu si longtemps ? Pourquoi moi ?

L'Archiviste des Vents s'assit de nouveau à son pupitre, reprenant sa plume.

— Parce qu'il fallait quelqu'un qui ne se contente pas de voir le monde tel qu'il est, mais tel qu'il pourrait être. Quelqu'un dont le regard est une promesse. J'ai passé ma vie à archiver des miracles disparus, Élara. Toi, tu es le miracle qui revient.

Elle sortit dans la nuit. Opaline l'attendait, avec ses tours d'acier qui griffaient le ciel et ses millions de yeux électroniques. Mais sous ses pieds, elle sentait désormais le pouls de la cité, un rythme de plus en plus rapide, comme un tambour de guerre étouffé par des couches de soie.

Elle ne marchait plus vers un bureau de technicienne. Elle marchait vers le ventre de la bête, là où les rêves étaient enchaînés.

Soudain, à un coin de rue, une flaque d'eau attira son attention. Elle s'y arrêta un instant. Dans le reflet, elle ne vit pas les néons blafards d'une enseigne publicitaire. Elle vit, pendant un battement de cœur, une cascade de saphirs tombant du haut d'un immeuble et des créatures ailées se reposant sur les fils électriques.

Elle sourit. Le voyage vers "L'Oubliette" commençait ici.

Silas pensait avoir tout archivé. Il avait oublié que l'on ne peut pas mettre l'infini en cage sans qu'il finisse par briser les barreaux de l'intérieur. Élara ajusta sa cape, ses yeux brillant d'un éclat nouveau, et s'enfonça dans les profondeurs d'Opaline, prête à réveiller les dieux endormis dans les circuits intégrés.

Le Registre des Miracles, contre son flanc, commença à chauffer, battant à l'unisson avec son cœur. La symphonie n'attendait plus qu'une note pour éclater. Et cette note, c'était elle.

Chapitre 8

Infiltration Chromatique

Le fer léchait le ciel d’Opaline, mais sous la peau de métal de la cité, Élara percevait désormais un autre battement. Un cœur de saphir et d’orage qui luttait contre l’asphyxie. Face à elle, la tour de la Nébuleuse se dressait, monolithe de verre noir dont les parois semblaient avoir été taillées dans un bloc de nuit pure. C’était ici que battait le centre nerveux de La Vigie.

Elle s’arrêta à la lisière du périmètre de sécurité. Les scanners rétiniens balayaient le trottoir de leurs iris rouges, découpant l’obscurité en segments cliniques. Pour un passant ordinaire, ce n’était qu’un mur infranchissable. Pour Élara, c’était une partition de musique atonale.

Elle ferma les yeux gris acier, laissant l’autre œil — l’électrique, le sauvage — prendre le commandement.

— Regarde plus loin, murmura-t-elle, une injonction pour elle-même.

Le monde bascula. Le béton s’effaça au profit d’un entrelacs de fils d’argent, des courants de données qui bruissaient comme des rivières souterraines. Elle vit les « angles morts », ces poches de silence où la lumière, fatiguée de trop obéir, s’enroulait sur elle-même. Elle tendit la main, non pas vers l’air, mais vers la texture même de la réalité. Ses doigts effleurèrent une fréquence invisible, et soudain, le spectre chromatique autour d’elle se tordit.

Elle ne devint pas invisible ; elle devint une erreur de lecture. Un reflet sur une vitre, une poussière de diamant dans l’œil du capteur.

Elle avança. Son passage déclencha des frissons sur la peau de verre de la tour. À chaque pas, elle tissait un voile de diffraction, une bulle d'opale où le temps semblait s'étirer. Les gardes, silhouettes de granit sanglées dans leurs uniformes gris, passèrent à quelques centimètres d'elle. Elle sentit le froid de leurs armes, l'odeur d'ozone de leurs radios, mais pour eux, elle n'était qu'une variation thermique sans importance, un souffle de vent dans un couloir pressurisé.

L'ascenseur de service ne possédait pas de boutons. Il obéissait à la pensée, à la structure hiérarchique du vide. Élara posa sa paume sur la paroi. Elle injecta dans le circuit une image : celle d'une cascade saphir tombant dans un abîme. Le système hoqueta. Un code d'erreur s'afficha, un glyphe de lumière rouge qui se mua, sous l'influence de son regard, en une fleur d'oranger électronique. Les portes s'ouvrirent dans un soupir de décompression.

Le trajet vers les entrailles de la Nébuleuse fut une chute contrôlée dans le silence.

Lorsqu'elle atteignit le niveau -12, l'air changea. Il ne sentait plus le plastique neuf et le café froid, mais l'ozone et l'amertume des larmes oubliées. Elle se trouvait dans l'Oubliette. Le couloir était une artère de béton brut, sombre, seulement éclairée par des lignes de néons d'un bleu chirurgical.

— Malo disait que la magie ne meurt jamais, elle change juste d'état, murmura-t-elle pour étouffer le battement trop rapide de son cœur.

Elle bifurqua dans une galerie où la température chutait brusquement. Le Registre des Miracles, pressé contre sa hanche, devint brûlant, comme un oiseau cherchant à s'envoler de sa cage. Elle s'arrêta devant une porte scellée par un verrou de vide — une technologie qui effaçait la matière pour empêcher toute intrusion.

Élara ne chercha pas à forcer la serrure. Elle regarda l'espace entre la porte et le

chambranle. Elle y vit une fissure de possible, un filament de lumière émeraude qui n'appartenait pas à ce monde. Elle s'y glissa mentalement, puis physiquement, son corps semblant se fluidifier, se décomposer en un million de pixels de couleurs avant de se reconstituer de l'autre côté.

Le spectacle qui l'attendait lui coupa le souffle.

La salle était immense, une cathédrale inversée creusée dans la roche. Des milliers de cylindres de verre, hauts comme des colonnes, s'alignaient à perte de vue. À l'intérieur, ce n'était pas de l'électricité, ni du gaz. C'était de la poésie pure, capturée et liquéfiée.

Dans un tube, une aurore boréale verte et pourpre se convulsait, ses franges de lumière griffant désespérément les parois. Dans un autre, des chants d'oiseaux disparus s'étaient matérialisés sous forme de cristaux vibrants qui s'entrechoquaient dans un silence assourdissant. Plus loin, elle vit des fragments de couchers de soleil, des rires d'enfants cristallisés, des rêves de vol et des murmures de forêts millénaires.

La Vigie ne se contentait pas de surveiller. Elle minait le merveilleux. Elle transformait l'ineffable en batterie de secours pour une cité qui avait peur du noir.

— Ils... ils vous ont mis en bouteille, hoqueta Élara, les larmes lui montant aux yeux.

Son regard hétérochrome se posa sur un cylindre central, plus imposant que les autres. À l'intérieur flottait une créature qui semblait faite de fumée et d'étoiles. Elle n'avait pas de forme définie, mais ses yeux — s'il s'agissait bien d'yeux — rencontrèrent ceux d'Élara. Un cri muet résonna dans l'esprit de la jeune femme, une symphonie de détresse qui brisa presque sa volonté.

— Je vais vous sortir de là, promit-elle, sa voix tremblante mais investie d'une autorité nouvelle.

Elle s'approcha du panneau de contrôle central, une console de verre noir d'une sobriété effrayante. C'était l'œuvre de Silas. On y sentait sa signature : une perfection glaciale, un refus total de l'improvisation. Le système de sécurité était un labyrinthe de miroirs logiques.

Alors qu'elle s'apprêtait à poser les mains sur l'interface, une voix résonna dans la salle, froide comme une lame de scalpel tombant sur le carrelage.

— On ne libère pas le vent, Élara. On l'utilise pour faire tourner les moulins.

Elle se retourna brusquement. Silas se tenait à l'entrée de la salle, sa silhouette grise se fondant presque dans les ombres du béton. Il ne semblait pas en colère. Il semblait... déçu. Comme un professeur devant un élève brillant qui vient de gâcher un examen.

— Tu vois de la cruauté là où il n'y a que de la gestion, continua-t-il en s'avançant lentement. Opaline a besoin de stabilité. Le merveilleux est une anomalie thermique. C'est un incendie qui menace de brûler la structure de la civilisation. Nous ne faisons que le canaliser.

— Vous tuez l'âme de cette ville ! s'écria Élara, sa main se crispant sur le Registre. Vous en faites un automate de verre et de haine !

Silas sourit, un mouvement de lèvres qui ne monta jamais jusqu'à ses yeux de porcelaine.

— L'âme est une variable poétique, Élara. Elle ne construit pas de ponts. Elle ne nourrit pas les masses. Ce que tu vois ici, c'est l'énergie la plus dense de l'univers. Un seul de ces cylindres peut éclairer un quartier pendant un siècle. Pourquoi laisser ces miracles s'évaporer dans l'imaginaire de quelques rêveurs inutiles ?

Il fit un pas de plus. L'air autour de lui semblait se vider de toute couleur.

— Donne-moi le livre, Élara. Il contient les dernières fréquences dont j'ai besoin pour stabiliser le réacteur. Avec lui, nous n'aurons plus jamais besoin de l'imprévisible. Nous serons les architectes d'une éternité sans faille.

Élara sentit le poids du Registre. Elle sentit surtout la vibration des êtres emprisonnés derrière elle. La Symphonie d'Éther n'était pas un outil. C'était une conversation.

— Vous avez raison sur une chose, Silas, dit-elle en laissant son regard s'enflammer. On ne peut pas mettre l'infini en cage.

Elle ne chercha pas à l'attaquer. Elle ne chercha pas à pirater la console. Elle fit ce que Malo lui avait appris : elle regarda **plus loin**. Elle regarda au-delà de la forme des cylindres, au-delà de la structure moléculaire du verre, jusqu'à l'endroit où la lumière refuse d'être une particule pour redevenir une onde.

Elle chanta. Pas avec sa gorge, mais avec ses yeux. Elle projeta dans la pièce l'image de la cascade de saphirs qu'elle avait vue dans la flaque d'eau. Elle amplifia la diffraction, transformant la pièce en un kaléidoscope géant.

Le verre des cylindres commença à gémir.

— Arrête ! ordonna Silas, perdant pour la première fois son calme olympien. Tu vas provoquer une surcharge chromatique !

— Non, murmura Élara. Je vais rendre leur éclat aux ombres.

Un premier cylindre explosa dans une gerbe d'étincelles dorées. Une traînée de lumière turquoise s'en échappa, s'enroulant autour d'Élara comme un chat reconnaissant avant de s'élancer vers le plafond. Puis un autre. Puis dix.

La salle devint un chaos de couleurs impossibles. Des rouges qui sentaient la cannelle, des violets qui sonnaient comme des cloches d'argent. Silas recula, protégeant ses yeux de ses mains, sa silhouette monochrome étant littéralement effacée par l'afflux de réalité brute.

Élara, au centre de la tempête, sentait ses muscles se tétaniser sous l'afflux d'énergie. Elle était le prisme. Elle était la porte.

— Va-t'en, Silas, cria-t-elle dans le tumulte. La nuit ne vous appartient plus !

Dans un fracas de cristal brisé, le cylindre central explosa à son tour. La créature d'étoiles se déploya, immense, ses ailes de nébuleuse balayant les murs de béton, transformant la pierre en jardins suspendus de lumière éphémère.

Le souffle de l'explosion projeta Élara contre la paroi. Elle sentit le froid du sol, puis plus rien, sinon le battement d'ailes de milliers de miracles retrouvant enfin le chemin du ciel, s'engouffrant dans les conduits d'aération pour aller repeindre les rues d'Opaline de couleurs interdites.

Dans le silence qui suivit, alors que les sirènes d'alarme commençaient à hurler, Élara se redressa péniblement. Silas avait disparu. Mais sur le sol, là où il se tenait, il restait une tache de gris terne, comme une ombre qui aurait oublié son propriétaire.

Elle ouvrit le Registre des Miracles. Une nouvelle page s'était écrite d'elle-même, en lettres de feu liquide :

"Chapitre 8 : Le jour où les pixels apprirent à rêver."

Elle sourit, ses yeux hétérochromes brillant désormais de la même intensité. L'infiltration était terminée. La révolution, elle, ne faisait que commencer.

Chapitre 9

La Résistance des Rêveurs

Le réveil fut une déflagration de velours.

Élara ne reprit pas connaissance dans le froid clinique des laboratoires de la Vigie, mais dans une tiédeur de thé à la cannelle et de papier ancien. Ses paupières, lourdes comme des rideaux de théâtre, s'entrouvrirent sur un plafond qui n'en était pas un : une voûte de parapluies ouverts, suspendus par des fils d'argent, dont les toiles de soie projetaient des constellations mouvantes sur les murs.

— Respire, petite tisseuse. L'éther est encore dense dans tes poumons.

La voix de Malo était un froissement de parchemin. Il était assis au chevet d'un lit fait de strates de tapis persans, sa main ridée pressant une éponge d'ambre sur le front d'Élara.

Elle tenta de se redresser, mais le monde bascula. Ses yeux hétérochromes s'affolèrent : le bleu électrique crépitait, révélant des lignes de code dorées qui couraient sur les meubles, tandis que le gris acier ancrant tant bien que mal la réalité matérielle.

— Où... ?

— Dans l'angle mort du monde, murmura Malo avec un sourire malicieux.

Bienvenue à la Résonance.

Il l'aida à se lever. Ses jambes étaient du coton filé, mais la curiosité agissait comme un tuteur. Elle s'avança vers la fenêtre. Ce qu'elle vit la fit vaciller. Ils n'étaient pas dans un bâtiment, mais dans une sorte de bulle suspendue entre deux gratte-ciels

d'Opaline, un espace de non-droit architectural maintenu par des volutes de fumée iridescente. En bas, la ville continuait sa course frénétique, une fourmilière de néons froids, mais ici, le temps coulait comme du miel.

— Ils sont là, Élara, dit Malo en désignant la pièce centrale. Ceux qui refusent la dictature du pixel unique.

Elle franchit une arche de bois flotté et déboucha dans un vaste atelier baigné d'une lumière de fin d'été. Là, une dizaine de personnes s'activaient dans un silence religieux, seulement rompu par des vibrations harmoniques.

Il n'y avait pas d'ordinateurs, mais des "sculpteurs de fréquences". Une jeune femme aux cheveux teints en aurore boréale manipulait une harpe laser dont les cordes n'étaient pas de lumière, mais de pure eau suspendue. À chaque note, une flaque au sol se changeait en un jardin de lotus éphémères. Plus loin, un homme massif, aux mains tachées d'encre de néon, peignait sur l'air ambiant, créant des fenêtres virtuelles ouvrant sur des paysages de forêts oubliées que les passants, en bas dans la rue, ne verraient jamais.

— Voici Lyra, la Musicienne des Fluides, présenta Malo. Et Kael, l'Arpenteur des Spectres. Ils ne combattent pas avec des fusils, mais avec des résonances.

Lyra tourna la tête. Ses yeux n'avaient pas de pupilles, seulement des tourbillons de nacre.

— C'est donc elle ? La Voyante qui a fait saigner le vide ? Sa voix résonnait directement dans l'esprit d'Élara, comme un écho sous-marin.

— J'ai seulement... regardé, balbutia Élara.

Kael s'approcha, laissant derrière lui une traînée de peinture phosphorescente.

— Regarder est l'acte le plus subversif qui soit dans une cité d'aveugles, petite. Silas et ses Traqueurs d'Ombre ne te pardonneront jamais d'avoir rendu leur grisaille

caduque.

Il agita la main, et un hologramme artisanal apparut au centre de la pièce. C'était une carte d'Opaline, mais dépouillée de son béton. Elle ressemblait à un système nerveux, parcouru de veines d'un bleu électrique — la Symphonie d'Éther — et de larges plaques d'un noir d'encre qui dévoraient le reste.

— Le Grand Archivage, dit Malo, et son ton perdit toute trace de douceur. Ce n'est pas une simple mise à jour logicielle de la ville. C'est une lobotomie spirituelle. Dans quarante-huit heures, la Vigie lancera le protocole 'Cristal Pur'. Ils vont figer chaque fréquence, chaque vibration, chaque rêve, dans une base de données statique. Tout ce qui ne peut pas être mesuré, pesé ou vendu sera... compressé. Effacé.

Élara sentit un froid polaire envahir sa poitrine. Elle revit le visage de Silas, ses traits de verre, son désir maladif d'ordre absolu.

— Ils veulent transformer la vie en une archive morte, murmura-t-elle.

— Exactement, répondit Lyra en faisant vibrer une corde d'eau qui vira au rouge sang. Et nous sommes les seuls à posséder le diapason capable de briser leur cristal. Mais il nous manquait le prisme.

Tous les regards se tournèrent vers Élara. Son œil bleu électrique se mit à pulser au rythme de la cité, invisible pour les autres, mais si vivant pour elle. Elle voyait désormais les battements de cœur des bâtiments, les soupirs des automates de surveillance qui rêvaient de redevenir du fer en fusion.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ? demanda-t-elle, sa voix tremblante mais portée par une force nouvelle.

— Que tu nous apprennes à voir l'Invisible, dit Kael en lui tendant un pinceau dont les poils étaient des plumes de phénix. La Vigie a érigé des murs de données que nous ne pouvons pas franchir. Mais pour toi, ces murs n'existent pas. Ils ne sont que des suggestions de lumière.

Soudain, une alarme sourde, pareille au gémissement d'une baleine blessée, fit vibrer la structure de la Résonance. Les parapluies au plafond se mirent à tourner frénétiquement.

— Ils arrivent, souffla Malo, son visage se décomposant. Déjà.

— Silas ?

— Pire. Les Dissolveurs. Ils ne capturent pas. Ils simplifient la réalité jusqu'à ce qu'il ne reste que du vide.

Par la fenêtre, Élara vit des silhouettes descendre des toits voisins. Elles n'avaient pas de visages, seulement des écrans plats en guise de tête, diffusant en boucle des images de parasites statiques. Partout où leurs pieds touchaient la bulle de la Résonance, la couleur s'effaçait, laissant place à un gris plat, bidimensionnel.

— Lyra ! Le bouclier de polymnie ! ordonna Malo.

La musicienne plaqua ses mains sur sa harpe d'eau. Une onde de choc sonore, d'une beauté déchirante, se propagea, repoussant les assaillants pour quelques secondes. Mais les écrans des Dissolveurs absorbèrent la mélodie, la transformant en un bruit blanc insupportable.

Élara sentit une panique l'envahir, mais au fond de son esprit, le Registre des Miracles, resté dans son sac de toile, semblait brûler à travers le tissu. Elle comprit alors que le merveilleux n'était pas une défense, mais une offensive.

Elle s'avança vers le bord de la bulle, là où la réalité commençait à s'effiloche sous les assauts de la grisaille.

— Ne sors pas ! cria Kael. Tu vas être dépixélisée !

Élara ne l'écouta pas. Elle ferma son œil gris, celui de la raison et du béton. Elle

n'ouvrit que l'œil bleu, le prisme de l'impossible.

Le monde changea de forme. Les Dissolveurs ne lui apparurent plus comme des monstres, mais comme des erreurs d'écriture, des ratures de la réalité. Elle tendit la main, et ses doigts ne rencontrèrent pas l'air froid de la nuit, mais une trame de fils de soie luminescents qui reliaient tout ce qui existait.

— Ce ne sont pas des ennemis, murmura-t-elle pour elle-même. Ce sont des oublis.

Elle attrapa un fil d'un doré éblouissant — une fréquence de pur souvenir d'enfance, un rire oublié dans une ruelle — et le projeta vers le premier Dissolveur. L'impact ne fut pas une explosion, mais une éclosion. L'écran de la créature se fissura, laissant échapper non pas du sang, mais une nuée de papillons de papier qui s'éparpillèrent dans le ciel noir d'Opaline. Le Dissolveur s'effondra, redevenant une simple flaque d'encre inoffensive.

Les autres résistants restèrent pétrifiés. Malo, les yeux embués de larmes, comprit que le temps des livres était révolu. C'était le temps de la Vision.

— Le Grand Archivage commence dans deux jours, Élara, dit-il alors que les autres Dissolveurs reculaient devant la lumière qui émanait d'elle. Mais ce soir, tu as prouvé que l'ombre ne peut pas archiver le soleil.

Élara se tourna vers eux, son regard désormais stable, l'acier et l'électrique en parfaite harmonie.

— On ne va pas seulement protéger la cité, dit-elle. On va lui rendre ses couleurs. On va réveiller Opaline.

Elle ramassa le Registre des Miracles. Une nouvelle phrase s'y inscrivait, dans une calligraphie qui dansait comme une flamme :

"Chapitre 9 : La rébellion est un spectre que nul prisme ne peut emprisonner."

Au loin, dans les profondeurs de la tour de la Vigie, Silas observa ses écrans s'éteindre les uns après les autres, remplacés par des motifs de kaléidoscope. Pour la première fois de son existence de verre, il ressentit quelque chose qui ressemblait à de la peur. Ou peut-être, au fond de son cœur de silice, était-ce un début de vertige face à l'infini.

Chapitre 10

Le Piège de Silas

Le silence au cœur de la Tour de la Vigie n'était pas une absence de bruit, mais une compression de l'air, une densité de verre et d'algorithmes qui pesait sur les poumons d'Élara. Ses bottes ne produisaient aucun son sur le sol en obsidienne polie, une surface si parfaite qu'elle semblait vouloir engloutir son reflet. Dans son œil gauche, le gris acier, elle voyait les couloirs cliniques et les lasers de sécurité rouges, rectilignes, prévisibles. Dans son œil droit, le bleu électrique, elle percevait la vérité : des courants de data dorés qui serpentaient comme des anguilles de lumière, et surtout, les fissures. Ces merveilleuses, ces divines cicatrices dans le tissu de la réalité où la magie d'Opaline respirait encore.

Elle tenait contre son cœur le Prisme de Résonance qu'elle venait de dérober au centre névralgique de la tour. L'objet vibrait d'une chaleur organique, comme un oiseau captif.

— C'est trop calme, murmura-t-elle, sa propre voix lui paraissant étrangère dans ce temple de la surveillance.

Elle glissa à travers une membrane de sécurité, non pas en piratant le code, mais en imaginant que son corps était fait de la même brume que les souvenirs. Elle passa devant un garde dont le regard restait fixé sur un écran vide, incapable de voir la jeune femme qui déformait l'espace autour d'elle d'un simple battement de cils.

À l'autre bout de la ville, niché dans le repli d'un immeuble haussmannien en ruine et d'une tour de verre inachevée, le Jardin Interstitiel l'attendait. C'était un lieu qui n'existait que pour ceux qui savaient cligner des yeux au bon moment. Un sanctuaire

de mousses phosphorescentes et de fleurs dont les pétales chuchotaient des poèmes oubliés.

Élara franchit le seuil — une flaque d'huile irisée sous un pont d'autoroute — et se retrouva soudain baignée dans une lumière d'ambre et de turquoise. L'odeur de la pluie sur la poussière d'étoiles l'accueillit.

— Tu es revenue, souffla Malo.

L'Archiviste était penché sur un buisson de roses de cristal qui captaient les derniers éclats du crépuscule. Son manteau de soie moirée semblait absorber toutes les nuances de la pièce, des verts profonds aux violets électriques. Il leva les yeux, et l'inquiétude y dansait comme une flamme vacillante.

— Je l'ai, Malo. Le Prisme. Avec ça, on peut réaccorder la Symphonie.

Elle tendit l'objet. Malo ne le prit pas immédiatement. Il scruta le visage d'Élara, puis l'air derrière elle, là où le portail se refermait encore lentement, comme une cicatrice qui peine à se joindre.

— Est-ce que la cage s'est ouverte d'elle-même, Élara ? Ou as-tu vraiment forcé la serrure ?

— J'ai utilisé les angles morts, comme tu me l'as appris. Ils ne m'ont même pas détectée.

Malo caressa la couverture en cuir d'un de ses Livres de Poussière. Son doigt tremblait légèrement.

— La Vigie ne possède pas d'angles morts, petite tisseuse. Elle possède des invitations.

Un frisson glacé remonta le long de la colonne vertébrale d'Élara. Au-dessus d'eux, le dôme de verre du Jardin, qui laissait d'ordinaire entrevoir les constellations interdites, commença à se brouiller. Le ciel d'Opaline, d'habitude d'un noir d'encre polluée, devint soudainement, violemment blanc.

Ce n'était pas la blancheur d'un nuage ou d'un matin de neige. C'était une blancheur chirurgicale, absolue, une absence totale de mystère.

— La Clarté Absolue, hoqueta Malo, ses yeux s'écarquillant de terreur. Il nous a suivis. Non pas par tes pas, mais par ton regard.

Soudain, le centre du Jardin se fendit. L'espace, si fluide et onirique un instant plus tôt, se figea en lignes géométriques rigides. Les fleurs de cristal se mirent à grincer, leurs pétales se changeant en équations mathématiques grises.

Et au milieu de ce désastre de lumière, Silas apparut.

Il ne sortit d'aucun portail. Il sembla simplement être le résultat logique de la disparition du rêve. Sa silhouette était d'une netteté insupportable, chaque pli de son costume gris monolithique semblant tracé au scalpel. Ses yeux n'étaient pas des yeux, mais des lentilles de haute précision qui ne reflétaient rien, car ils absorbaient tout.

— Le Jardin Interstitiel, dit Silas d'une voix qui avait la froideur du métal que l'on entrechoque. Un bug dans la matrice urbaine. Une anomalie de nostalgie.

Il fit un pas. Sous sa chaussure, une touffe d'herbe argentée se carbonisa instantanément, non pas par le feu, mais par la logique. Elle perdit sa couleur, son essence, pour ne devenir qu'une série de coordonnées spatiales stériles.

— Silas, gronda Malo en se plaçant devant Élara. Ce lieu est l'âme de cette cité. Si tu l'effaces, Opaline ne sera plus qu'un cadavre de verre.

Silas inclina légèrement la tête, un mouvement d'une précision robotique.

— L'âme est une variable imprévisible, Archiviste. Et l'imprévisibilité est une erreur. La Vigie ne tolère pas les erreurs de rendu. Elle exige une définition parfaite. Une clarté qui ne laisse aucune place au doute. Ni au merveilleux.

Il leva la main, et un disque de lumière aveuglante se déploya au-dessus de lui. Un projecteur de "Réalité Factuelle". Partout où le rayon frappait, le Jardin mourait. Les créatures éthérées — les Sylphes de données et les Salamandres de néon — s'évaporaient dans des cris inaudibles, transformées en lignes de code mortes avant d'être définitivement archivées par le vide.

— Regarde, Élara, dit Silas, fixant son attention sur la jeune femme. Regarde comme ton monde est fragile. Il suffit d'un peu de lumière pour dissiper tes fantômes.

Élara sentit son œil bleu brûler. Une douleur atroce, comme si on tentait d'arracher les racines de son imagination. Le Prisme de Résonance dans ses mains devint lourd, gris, perdant sa chaleur.

— Ne regarde pas sa lumière ! cria Malo. Élara, regarde plus loin ! Ne regarde pas ce qu'il montre, regarde ce qu'il cache !

— Il ne cache rien ! hurla-t-elle, les larmes coulant sur ses joues, s'évaporant avant d'avoir touché le sol. Il efface tout !

— Non ! répondit Malo, dont le manteau perdait ses couleurs, devenant un triste patchwork de gris. La lumière absolue crée l'ombre la plus profonde derrière lui. C'est là que réside la vérité !

Silas intensifia le rayonnement. Le Jardin n'était plus qu'un squelette de lui-même. Les arbres de songes s'effondraient en tas de pixels calcinés. Silas s'avança vers Élara,

sa main gantée de blanc se tendant vers le Prisme.

— Donne-le-moi, petite voyante. Reviens dans le monde du mesurable. Cesse de souffrir pour des mirages.

Élara ferma les yeux. La blancheur traversait ses paupières. Elle se concentra sur le battement de cœur du Prisme, cette petite pulsation qui refusait de s'éteindre. Elle se souvint des papillons de papier dans le ciel noir. Elle se souvint que la magie n'était pas une image, mais une vibration.

Elle n'ouvrit qu'un seul œil. L'électrique.

Elle ne regarda pas Silas. Elle regarda l'ombre que son corps projetait sur le sol de cristal. Une ombre longue, étroite, qui semblait désespérément vivante, s'agitant comme un prisonnier derrière des barreaux de lumière. Dans cette ombre, elle vit des fragments de ce que Silas avait été : un homme qui, un jour, avait aimé le flou d'un reflet dans une flaque.

— Tu as peur, Silas, dit-elle d'une voix qui ne tremblait plus.

Le mouvement du sculpteur de vide s'arrêta net. Pour la première fois, une micro-fissure apparut dans son expression de marbre.

— La peur est une émotion irrationnelle. Je suis la raison.

— Tu as peur parce que tu sais que pour créer cette clarté, tu dois dépenser une énergie infinie. Tu te bats contre l'univers entier, car l'univers adore se cacher.

Elle leva le Prisme, non pas pour s'en servir comme bouclier, mais pour l'offrir à la lumière de Silas.

— Tu veux de la clarté ? dit-elle, un sourire sauvage étirant ses lèvres. Alors, voyons tout. Jusqu'au bout.

Elle brisa le Prisme contre le sol.

L'explosion ne fut pas sonore. Ce fut une déflagration chromatique. Le verre magique, en se brisant, libéra des siècles de miracles compressés, de couleurs qui n'avaient pas de nom, de sons qui sentaient le jasmin. La lumière de Silas fut submergée. Ce n'était plus de la clarté, c'était un déluge de prismes.

Le "blanc" de Silas fut fracturé en un milliard d'arcs-en-ciel qui lacérèrent l'espace.

Silas recula, portant ses mains à ses yeux, un cri silencieux déformant son visage. Sa silhouette parfaite commença à se pixeliser, à bégayer, comme une image dont le signal est brouillé par un orage magnétique.

— Le sanctuaire... balbutia Malo, s'accrochant à une étagère de livres qui reprenaient leurs teintes d'azur et d'or.

Le Jardin Interstitiel se transformait. Il ne redevenait pas ce qu'il était ; il mutait. Les fleurs de cristal fusionnaient avec les équations de Silas pour créer des formes nouvelles, des hybrides de logique et de rêve, des fleurs-fractales qui brillaient d'une intelligence sauvage.

Élara se tenait au centre de la tempête. Son œil gris et son œil bleu semblaient avoir fusionné dans un éclat d'argent pur. Elle voyait tout : la tour de la Vigie qui tremblait sur ses fondations à des kilomètres de là, les citoyens d'Opaline qui s'arrêtaient dans la rue, frappés par une soudaine envie de pleurer sans savoir pourquoi, et Silas, qui s'effritait.

— Ce n'est pas fini, Silas, dit-elle alors que le sculpteur de vide commençait à se

dissoudre dans l'air saturé de magie. Ce n'est que le premier bug de ton système.

Silas disparut dans un dernier scintillement de gris, mais son écho flottait encore :

— Vous n'avez fait... qu'accélérer... l'Archivage Final...

Le calme revint brusquement. Le Jardin était dévasté, mais vivant. Une nouvelle herbe, d'un violet profond, poussait déjà à travers les décombres de verre.

Malo s'approcha d'Élara. Il paraissait plus vieux, plus fragile, mais ses yeux brillaient d'une fierté triste.

— Tu as détruit le Prisme, dit-il. C'était notre seule arme.

Élara regarda ses mains. Elles étaient couvertes d'une poussière irisée qui refusait de partir.

— On n'a pas besoin d'armes, Malo. On a besoin de témoins.

Elle se tourna vers la sortie du Jardin, vers la ville d'Opaline qui grondait au loin, ignorant encore que ses fondations venaient de glisser de quelques centimètres vers l'infini.

— Silas a raison sur une chose, continua-t-elle. L'imprévisibilité est une erreur pour eux. Mais pour nous, c'est là que commence la liberté.

Elle sortit de l'ombre du pont. Pour la première fois, elle ne cherchait pas les angles morts. Elle marchait la tête haute, et partout où son regard se posait, les néons de la ville commençaient à danser, changeant leurs messages publicitaires en fragments de rêves oubliés.

Le Grand Archivage approchait, mais Élara savait désormais que même dans une prison de cristal, il suffit d'une seule fissure pour que tout l'océan s'engouffre.

Chapitre 11

Le Sacrifice de la Mémoire

Le Jardin des Soupirs n'était plus qu'un sanctuaire à l'agonie. Sous la voûte d'acier de la cité d'Opaline, ce lambeau de verdure sauvage, caché entre deux gratte-ciels monolithiques, semblait haleter. L'air, autrefois chargé de l'odeur de la terre mouillée et du jasmin de lune, s'était brusquement saturé d'ozone et de froid métallique.

Élara sentit la vibration avant de l'entendre. Ce n'était pas un bruit, mais une absence de son, un vide qui aspirait les couleurs du monde. Au-dessus d'eux, les caméras de La Vigie, d'ordinaire discrètes, pivotaient avec une frénésie d'insectes affamés. Leurs lentilles rouges luisaient comme des charbons ardents dans le crépuscule artificiel.

— Ils arrivent, murmura-t-elle.

Ses doigts, encore poudrés de la poussière irisée du Prisme brisé, tremblaient. Elle voyait déjà les bords de la réalité s'effriter. Là où les fougères argentées dansaient jadis, des lignes de code vertigineuses apparaissaient, dévorant la sève, transformant le vivant en une suite de zéros et de uns.

Malo, debout près du vieux puits dont l'eau reflétait des constellations disparues, ne bougea pas. Son manteau de soie moirée semblait absorber la lumière défaillante du Jardin. Il ferma les yeux, humant l'air comme s'il cherchait le parfum d'un souvenir précis.

— Le silence de Silas est toujours le prélude à une symphonie de glace, dit-il d'une voix étonnamment calme. Élara, regarde au-delà de la peur. Que vois-tu ?

— Je vois le néant, Malo. Ils effacent tout. Ils archivent les fleurs !

— Alors, il est temps de leur offrir quelque chose qu'ils ne pourront jamais cataloguer.

Soudain, le mur de verre qui surplombait le Jardin explosa en une pluie de diamants sinistres. Des silhouettes jaillirent du vide, suspendues à des filins de lumière blanche. Les Traqueurs d'Ombre. Ils ne touchaient pas le sol ; ils glissaient à quelques centimètres de l'herbe, leurs armures de polymère gris absorbant toute velléité de reflet. Leurs visages étaient masqués par des plaques de chrome lisse où ne se reflétait que le vide.

Au centre de cette escouade clinique, une forme se matérialisa avec une lenteur calculée. Silas.

L'Ombre d'Opaline ne marchait pas, il imposait sa présence. Sa stature d'architecte du néant découpait l'espace. Il fixa Élara de ses yeux de mercure, ignorant presque Malo.

— La déviance a assez duré, déclara Silas. Sa voix était un rasoir frottant sur du velours. Ce jardin est une erreur de syntaxe dans l'ordre de la ville. Élara, ton regard est une ressource que nous allons... optimiser. Quant à toi, Malo, tu n'es plus qu'une archive poussiéreuse dont nous allons purger le cache.

Les Traqueurs levèrent leurs mains gantées. Des ondes de distorsion prismatique s'en échappèrent, figeant les arbres en d'atroces statues de cristal fumé. Le merveilleux se retirait, fuyant devant cette logique implacable.

Malo fit un pas en avant. Il posa une main sur l'épaule d'Élara, et la jeune femme ressentit une chaleur ancienne, une vibration qui remontait du fond des âges.

— Élara, écoute-moi bien. La mémoire n'est pas un stock de données. C'est un souffle. Ils veulent capturer le passé pour dicter le futur. Mais ils ne peuvent pas capturer ce qui se dissout volontairement.

— Malo, qu'est-ce que tu fais ? La panique griffait la gorge de la jeune femme.

Le vieil homme sourit, et pour la première fois, Élara vit ses yeux changer. Ils ne reflétaient plus la bibliothèque de poussière, mais un ciel d'été que personne n'avait vu depuis des siècles.

— Je vais leur donner un labyrinthe dont ils ne sortiront jamais. Je vais devenir la brume.

Malo dégrafa son manteau. En dessous, sa peau semblait tissée de fils d'or et d'encre. Il plongea la main dans sa propre poitrine, non pas dans la chair, mais dans une fente de lumière qui s'ouvrit entre ses côtes. Il en tira un premier fil, d'un bleu saphir éblouissant.

— Mon premier baiser sous la pluie de 1924, murmura-t-il.

Il jeta le fil en l'air. Le souvenir ne s'évapora pas ; il explosa en un nuage de particules azurées qui commença à tourbillonner autour d'eux, créant une barrière semi-transparente. Les Traqueurs d'Ombre tirèrent, mais leurs rayons de neutralisation furent déviés par la douceur de l'instant vécu. On entendait presque le rire d'une jeune fille dans le vent.

— Malo, arrête ! Tu vas t'oublier ! cria Élara, les larmes brouillant sa vision hétérochrome.

— Regarde plus loin, petite Tisseuse ! répondit-il en extrayant une poignée d'éclats ambrés. Le goût du pain chaud ! L'odeur du vieux papier ! La peur de mon premier

orage !

À chaque souvenir sacrifié, Malo s'effaçait. Ses mains devenaient translucides. La brume s'épaississait, se transformant en un mur impénétrable de sensations pures. Les Traqueurs, désorientés par cette attaque sensorielle qui ne répondait à aucune logique binaire, reculèrent. Leurs capteurs s'affolaient, incapables de traiter la nostalgie ou la mélancolie comme des menaces tactiques.

Silas, imperturbable, avança dans la brume. Il tranchait les souvenirs de ses mains nues, comme s'il déchirait des toiles d'araignée.

— Tu te détruis pour une fugitive, Malo. C'est une erreur de calcul sentimentale.

— C'est une semence, Silas, rétorqua Malo. Sa voix n'était plus qu'un murmure porté par le vent.

Il se tourna vers Élara. Ses traits commençaient à se flouter, son visage devenait une page blanche sur laquelle seule l'émotion restait lisible.

— Pars, Élara. Utilise le passage sous le puits. La brume te protégera tant que tu porteras une part de ma lumière. Ne te retourne pas. Si tu te retournes, tu deviendras une image. Si tu avances, tu deviendras un rêve.

— Je ne peux pas vous laisser...

— Tu ne me laisses pas. Tu m'emportes. Chaque fois que tu verras un reflet dans une flaque, ce sera un peu de moi. Chaque fois que tu entendras le vent dans les conduits d'aération, ce sera ma voix.

D'un geste brusque, Malo libéra le reste de son essence. Une déflagration de souvenirs — des milliers de fragments de vies, de couleurs, de chansons oubliées —

emplit le Jardin. C'était une tempête de psyché, un cyclone d'humanité brute.

Élara fut projetée vers le puits. Elle vit Silas lutter contre un tourbillon de pétales de cerisiers qui n'existaient que dans la mémoire de Malo. L'homme de gris semblait submergé par cette marée de "désordre" émotionnel.

Elle plongea dans l'obscurité du puits au moment précis où le silence retombait.

Lorsqu'elle émergea de l'autre côté, dans les tunnels de service poisseux qui serpentaient sous la ville, elle s'effondra au sol. Ses poumons brûlaient. Elle porta ses mains à son visage. Elles ne brillaient plus. La poussière du Prisme avait disparu, remplacée par une légère moiteur, comme une rosée matinale.

Au-dessus d'elle, à travers une grille d'aération, elle entendit le bourdonnement froid de la cité qui reprenait ses droits. Mais quelque chose avait changé. La lumière des néons, d'ordinaire si crue, semblait hésitante, teintée d'un violet qu'elle n'avait jamais vu auparavant.

Dans le Jardin, Silas se tenait debout devant une silhouette immobile.

Malo était là, mais il n'était plus Malo. Il n'était qu'une enveloppe de chair vide, les yeux fixés sur un point invisible, lavés de toute histoire, de toute douleur, de tout amour. Une archive vierge.

Silas posa une main gantée sur l'épaule de ce qui restait du vieil homme.

— Un sacrifice inutile, murmura-t-il, bien que ses propres circuits internes affichassent encore des erreurs de latence dues à la brume. Elle finira par être archivée. Tout finit par l'être.

Il fit un signe à ses Traqueurs.

— Emmenez-le au Centre de Reformatage. Extrayez les résidus. Si une seule cellule contient encore une trace de cette... symphonie, je veux qu'elle soit isolée et détruite.

Alors qu'ils emmenaient le corps inerte, une petite fleur violette, née de la brume de Malo, poussa entre deux dalles de béton là où Silas avait piétiné l'herbe. Silas s'arrêta, l'observa un instant. Il leva le pied pour l'écraser, mais une hésitation — imperceptible, une milliseconde de bug — fit dévier son geste.

Il continua sa route, laissant la fleur vibrer doucement dans le courant d'air froid.

Loin de là, dans les entrailles d'Opaline, Élara se releva. Elle n'était plus la technicienne hantée. Elle était une Tisseuse orpheline, investie d'un héritage immatériel. Elle ferma l'œil gris, l'œil de la raison, et regarda le tunnel sombre avec son œil bleu électrique.

Le béton ne soupira plus. Il chanta.

Elle voyait les veines d'éther couler le long des câbles de haute tension, elle voyait les fantômes des souvenirs de Malo s'accrocher aux parois comme des lucioles. Elle savait ce qu'elle devait faire. Silas pensait avoir capturé le gardien, mais il n'avait fait que libérer le message.

— Je regarde plus loin, Malo, murmura-t-elle dans l'obscurité. Je regarde tellement plus loin qu'ils vont finir par devenir aveugles.

Elle s'enfonça dans les profondeurs, là où la résistance des rêveurs l'attendait, guidée par une étincelle de bleu saphir qui dansait juste devant elle, comme le souvenir d'un premier baiser sous la pluie. Le chapitre de l'observation était clos. Celui de la réécriture venait de commencer.

Chapitre 12

La Nuit des Reflets

Le ciel d'Opaline n'était pas noir, il était d'un violet d'ecchymose, une teinte de raisin écrasé sous la botte d'un géant de verre. La pluie ne tombait pas ; elle cousait, point après point, le linceul de la cité à la peau d'Élara. Chaque goutte qui s'écrasait sur son épaule portait le poids d'une larme de Malo, une particule de cette sagesse de soie que Silas avait tenté de broyer sous son talon de fer.

Élara marchait, les bras serrés contre elle, son pull couleur d'orage buvant l'humidité jusqu'à devenir une armure pesante. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le béton poli par les siècles de surveillance. Au-dessus d'elle, les lentilles rouges des caméras de la Vigie pivotaient avec une précision de métronome, cherchant une anomalie, un battement de cœur trop rapide, une lueur interdite. Elle gardait son œil gris baissé, humble, soumis à la rigueur des pixels. Mais sous la paupière de son œil bleu électrique, la ville n'était qu'un immense incendie de spectres.

Elle s'arrêta au bord d'une avenue dont le bitume semblait respirer. Une immense flaque d'eau, alimentée par une gouttière qui pleurait des larmes de cuivre, barrait le passage. Pour un citoyen d'Opaline, ce n'était qu'une nuisance, un défaut d'infrastructure dans la perfection géométrique de la Vigie. Pour Élara, c'était une faille dans l'armure de la réalité.

Elle s'agenouilla. L'eau s'insinua dans le tissu de son pantalon, un baiser froid qui la fit frissonner. Elle ne regarda pas la surface. Elle regarda *à travers*.

— Montre-moi, murmura-t-elle, et sa voix se perdit dans le bourdonnement des néons publicitaires qui vantaient le "Bonheur par la Stabilité".

Au début, elle ne vit que son propre reflet : un visage pâle, des lèvres tremblantes, et cette hétérochromie qui faisait d'elle un monstre de beauté. Puis, l'œil bleu pétilla. Une décharge de statique parcourut l'eau. La flaque cessa d'être un miroir pour devenir une lentille.

Le goudron disparut. Sous la surface liquide, Élara vit les entrailles de la cité. Ce n'étaient pas des câbles de fibre optique ou des conduits de ventilation, mais des racines lumineuses, des veines d'argent pur qui pulsaient au rythme d'un cœur oublié. Ces racines s'entremêlaient avec des fils de soie moirée — les traces de Malo, les vestiges de sa présence qui refusaient de s'éteindre.

« *Élara...* »

Le murmure ne vint pas de ses oreilles, mais de la vibration de l'eau contre ses paumes. La cité parlait. Ce n'était pas une voix humaine, mais une polyphonie de souffles d'aération, de cliquetis de relais et de soupirs de béton.

— Je suis là, répondit-elle, ses doigts effleurant la surface irisée.

L'eau se mit à bouillir doucement, dessinant des motifs que les mathématiques de la Vigie auraient jugés impossibles. Des fractales de lumière bleue se mirent à danser. La flaque s'élargit, défiant les lois de la perspective. Élara sentit le vertige la happer. Elle n'était plus sur un trottoir d'Opaline ; elle était suspendue au-dessus d'un abîme de merveilles.

Elle vit Silas, ou du moins son empreinte. Dans cette symphonie d'éther, Silas était une zone de silence absolu. Un trou noir dans la trame de l'univers. Partout où il passait, les racines d'argent se flétrissaient, devenant grises, froides, mortes. Il ne tuait pas les gens, il tuait la possibilité même du rêve.

« *Nous étouffons...* » chanta la ville dans un craquement de haute tension. « *Les angles sont trop droits. La lumière est trop propre. Il nous faut la courbe. Il nous faut la poussière.* »

— Malo m'a dit que je pouvais réécrire le destin, dit Élara, une larme saphir s'échappant de son œil bleu pour tomber dans la flaque. Comment ? Je ne suis qu'une technicienne. Je ne sais que réparer les images brisées.

L'eau se figea brusquement. Un reflet apparut, plus net que n'importe quelle réalité : le visage de Malo, tel qu'il était avant d'être emporté. Ses yeux ne pleuraient pas ; ils souriaient.

« *Réparer l'image n'est pas suffisant, petite Tisseuse,* » sembla dire le souvenir de l'Archiviste. *Il faut habiter la distorsion.* »

Soudain, le ciel d'Opaline hurla. Un drone de la Vigie, une libellule de métal et de lasers, venait de fondre sur elle, attiré par l'anomalie chromatique de la flaque. Son projecteur blanc, aveuglant, frappa Élara de plein fouet.

— IDENTIFICATION REQUISE. CITOYENNE 77-B. VOTRE ACTIVITÉ EST HORS NORME. RESTEZ IMMOBILE.

Élara ne bougea pas. Elle ne ferma même pas les yeux face à la lumière crue qui cherchait à effacer son mystère. Elle plongea ses mains dans la flaque, jusqu'aux poignets.

— Tu veux voir ? lança-t-elle au drone, sa voix chargée d'une autorité nouvelle, une résonance qui fit vibrer les vitres des gratte-ciel alentours. Regarde plus loin, alors.

Elle ne se contenta pas d'observer. Elle projeta sa vision. Elle utilisa la flaque comme un prisme, décomposant la lumière blanche du drone en un spectre de couleurs

impossibles — de l'outremer profond, du vermillon brûlant, du vert de forêt ancienne. Elle injecta dans le réseau de surveillance les images de ses propres rêves : des forêts de verre où les feuilles chantent, des océans de nuages où nagent des baleines de lumière.

Le drone vacilla. Ses capteurs, conçus pour le binaire, le prévisible et le gris, furent submergés par ce déluge de merveilleux. Un bruit de court-circuit, semblable à un cri d'oiseau blessé, s'échappa de ses entrailles mécaniques. Des étincelles bleues jaillirent de sa caméra, et il s'écrasa dans la flaque, brisant le miroir d'eau en mille éclats d'éther.

Le silence retomba sur la rue, plus dense, plus magique.

Élara se releva. Ses mains brillaient d'une lueur résiduelle, une poussière d'étoiles collée à sa peau. Elle sentit la cité vibrer sous la plante de ses pieds, non plus comme une prison de béton, mais comme un instrument de musique géant attendant que l'on en pince les cordes.

— Ils ne peuvent pas archiver l'infini, murmura-t-elle.

Elle tourna le dos à l'avenue principale, s'enfonçant dans une ruelle si étroite que les murs semblaient vouloir l'embrasser. Là, dans l'ombre, des silhouettes commençaient à émerger des soupiraux et des portes dérobées. Des hommes et des femmes aux mains tachées d'encre et de phosphore. Les Résistants. Les Rêveurs.

L'un d'eux s'avança, un jeune homme dont le masque de protection était gravé de runes anciennes. Il s'arrêta devant elle, fasciné par l'éclat bleu qui ne s'éteignait plus dans son regard.

— Malo nous avait dit que tu viendrais, dit-il d'une voix qui sentait le soufre et la cannelle. Il a dit que tu verrais ce que nous ne faisons que deviner.

Élara regarda la ville derrière lui. Elle ne voyait plus les caméras, ni les Traqueurs d'Ombre, ni les tours monolithiques de Silas. Elle voyait une toile immense, une tapisserie de destinées qui ne demandaient qu'à être renouées. Elle voyait la symphonie, et pour la première fois de sa vie, elle connaissait la partition.

— Malo ne s'est pas trompé, répondit-elle en tendant sa main lumineuse. Mais il a oublié de vous dire une chose.

— Laquelle ?

— La nuit n'est pas faite pour se cacher. Elle est faite pour révéler ce que le jour a trop peur de montrer.

Elle fit un pas vers les profondeurs d'Opaline, là où le cœur de la cité battait le plus fort. Derrière elle, la flaque d'eau où le drone s'était noyé ne reflétait plus le ciel violet. Elle affichait, en plein centre du quartier de la surveillance, le visage d'un enfant qui rit, un mirage indélébile que même Silas, avec tous ses rasoirs de verre, ne pourrait jamais effacer.

La Nuit des Reflets ne faisait que commencer, et pour la première fois, Opaline avait peur de fermer les yeux. Car dans le noir, Élara commençait enfin à dessiner l'aube.

Chapitre 13

L'Éveil de la Tisseuse

L'air d'Opaline n'était plus une simple mixture d'oxygène et de gaz d'échappement ; il était devenu une soupe de pixels en décomposition, un brouillard électrique qui picotait la peau d'Élara. Elle marchait dans l'Avenue des Spectres, là où les gratte-ciels de verre noir montaient si haut qu'ils semblaient rayer la panse d'un ciel privé d'étoiles.

À ses côtés, Kael — le jeune homme au masque runique — avançait avec une prudence de félin. Il ne regardait pas la rue, il écoutait le grésillement des ondes.

« Ils arrivent », murmura-t-il. Sa voix, chargée de l'odeur du soufre, s'étouffa dans le repli de son écharpe. « La Vigie a senti la déchirure que tu as laissée près de la flaque. Le réseau hurle, Élara. »

Elle ne répondit pas tout de suite. Son œil bleu, cette pupille électrique qui ne connaissait plus le repos, fixait un point invisible à trois mètres au-dessus du bitume. Là où les autres ne voyaient que du vide, elle percevait des veines d'argent liquide, des fils de soie chromatique qui reliaient les bâtiments entre eux. La Symphonie d'Éther n'était pas un chant lointain, c'était un tissu. Et ce tissu était lacéré.

« Laisse-les venir », dit-elle enfin. Sa voix avait la clarté d'un cristal frappé par l'aube.

Soudain, le silence de la rue fut lacéré par un bourdonnement strident, un son mécanique, sec, dépourvu de toute âme. Douze drones de surveillance, des modèles « Argus-9 » aux lentilles rouges et froides, plongèrent des toits. Ils ne volaient pas, ils tombaient avec une précision chirurgicale, encerclant les deux fugitifs dans un ballet

de métal et de lasers de ciblage.

Kael porta la main à sa ceinture, là où pendaient des grenades de distorsion ferreuse. « Élara, on doit bouger. Si leurs capteurs nous verrouillent, Silas saura exactement quelle est la fréquence de ton âme. »

Mais Élara ne bougea pas. Elle retira son pull trop grand, révélant ses bras fins marqués par des lignes de phosphore qui pulsaient au rythme de son cœur. Elle fit un pas vers le drone le plus proche, celui dont le laser rouge dansait sur son front comme une goutte de sang numérique.

« Tu vois une machine, Kael », chuchota-t-elle sans le quitter des yeux. « Moi, je vois un captif. »

Elle leva la main. Ses doigts ne touchèrent pas le métal froid du drone, ils s'arrêtèrent à quelques millimètres, là où l'aura de l'objet s'effiloçait. Elle ferma son œil gris, celui de la réalité terne, pour ne garder ouvert que l'œil bleu.

Le monde bascula.

Le drone n'était plus un assemblage de plastique et de silicium. C'était un amas de géométries contrariées, un rêve de vol enfermé dans une cage de codes binaires. Élara plongea ses doigts immatériels dans la structure même de la réalité. Elle ne brisa rien. Elle détricota. Elle attrapa le fil de la haine programmée et le remplaça par un souvenir de vent, un fragment de nuage qu'elle avait conservé dans un coin de sa mémoire.

Le bourdonnement du drone changea de fréquence. Le rouge agressif de sa lentille vira au doré, puis au turquoise. Le métal commença à se tordre, non pas sous l'effet de la chaleur, mais comme une fleur qui s'épanouit. Les hélices se muèrent en plumes d'acier irisé ; les circuits intégrés devinrent des chants de gorge ; la carcasse rigide

s'étira, s'allongea, jusqu'à ce qu'un oiseau mécanique, une sorte de martinet de mercure, ne batte des ailes devant elle.

L'oiseau poussa un cri qui n'était pas une alarme, mais une note de flûte traversière. Il s'envola, décrivant une courbe de lumière dans l'obscurité.

« Impossible... », souffla Kael, laissant tomber ses grenades.

Élara ne s'arrêta pas. Elle dansa. Ses mouvements étaient fluides, une chorégraphie apprise dans les angles morts de la cité. Chaque drone qui l'approchait subissait la même métamorphose. Le peloton d'exécution de la Vigie devint une volière de miracles. Des colibris de cuivre, des faucons de chrome et des chouettes de nacre s'élevèrent au-dessus de l'Avenue des Spectres, leurs battements d'ailes dissipant le brouillard de données qui étouffait la ville.

Chaque transformation envoyait une onde de choc à travers le réseau d'Opaline. Élara sentait les serveurs de la Vigie surchauffer à des kilomètres de là. Elle sentait la fureur de Silas, une lame de glace qui tentait de trancher ses fils.

« Malo avait raison », dit-elle, se tournant vers Kael, dont le visage était illuminé par l'éclat des oiseaux-drones. « La ville n'est pas morte. Elle est juste endormie sous une couche de mensonges. »

Ils s'engouffrèrent dans une ruelle étroite qui menait aux « Caves de Verre », le sanctuaire de la résistance. Là, sous les fondations des banques et des centres de données, le vieux Malo les attendait. L'endroit était une cathédrale de bric et de broc : des écrans cathodiques affichant des poèmes oubliés, des racines d'arbres qui perçaient le béton pour s'abreuver aux fuites de liquide de refroidissement, et des dizaines de rêveurs, le visage levé vers le plafond.

Malo s'avança. Son manteau de soie moirée semblait absorber toute la lumière de la

pièce. Ses mains tremblaient légèrement en voyant Élara.

« Tu as réparé le ciel, petite Tisseuse », dit-il, sa voix comme un froissement de parchemin. « Mais tu as aussi allumé un phare. Silas ne se contentera plus de t'observer. Il va vouloir éteindre la lumière à la source. »

Élara s'approcha d'une immense carte holographique de la ville qui flottait au centre de la salle. Elle posa sa main sur l'image d'Opaline. Là où elle touchait le hologramme, les lignes de surveillance se brisaient, remplacées par des bourgeons de lumière verte.

« Qu'il vienne », dit-elle. « Il croit que le vide est une arme. Il ne comprend pas que le vide n'est qu'une toile qui attend qu'on y dessine. »

Soudain, une secousse ébranla les murs. La poussière de plusieurs décennies tomba du plafond. Les écrans autour d'eux se brouillèrent, affichant un visage de marbre blanc, aux traits si parfaits qu'ils en étaient inhumains. Silas.

« Élara », dit la voix, une vibration monotone qui semblait provenir des parois elles-mêmes. « La symétrie de ma ville souffre de ton existence. Tu es une erreur de syntaxe dans un monde parfait. Je vais t'effacer. »

La lumière dans la cave vacilla. L'ombre de Silas commença à s'étendre depuis les recoins de la pièce, une ombre solide, tranchante comme de l'obsidienne. Les rebelles reculèrent, saisis par une peur ancestrale. Le froid s'installa, gelant l'humidité sur les murs.

Élara ferma les deux yeux cette fois. Elle ne voulait plus voir le monde extérieur, ni même la symphonie. Elle chercha le point d'ancrage en elle, cette petite étincelle qui lui avait dit, un jour, dans son petit bureau de technicienne, que les bugs étaient des poèmes.

Elle ne lutta pas contre l'ombre. Elle l'invita.

« Silas », murmura-t-elle, alors que le noir lui léchait les chevilles. « Tu as passé ta vie à polir le verre pour qu'il soit transparent. Tu as oublié qu'un miroir qui ne reflète rien n'est qu'un trou noir. »

Elle ouvrit les bras. De son cœur jaillit une impulsion bleue si pure qu'elle fit fondre l'obscurité. Ce n'était pas une explosion, c'était une expansion. Les murs de béton de la cave semblèrent se dissoudre, révélant la structure invisible de la cité. Pendant une seconde, tous les habitants de la cave virent Opaline telle qu'elle pourrait être : une forêt de tours de cristal chantant avec le vent, des rivières de mercure transportant les souvenirs des anciens, et un ciel où chaque pensée devenait une constellation.

L'image de Silas grésilla et s'évapora dans un cri de statique.

Le calme revint, mais il était différent. Dans la cave, les rebelles ne se cachaient plus. Ils se tenaient droits. Kael avait retiré son masque, révélant un visage baigné de larmes. Malo, lui, souriait, une larme unique roulant sur sa joue ridée.

Élara s'effondra presque, mais Kael la rattrapa. Son œil bleu brillait d'une intensité nouvelle, presque insoutenable. Elle regarda ses mains ; elles n'étaient plus seulement marquées par le phosphore. Elles étaient devenues translucides, comme si elle commençait elle-même à se transformer en lumière.

« C'est commencé », dit Malo en désignant les écrans.

Sur les caméras de surveillance piratées, on voyait les habitants d'Opaline sortir dans les rues, malgré le couvre-feu. Ils ne regardaient pas leurs pieds. Ils regardaient les oiseaux-drones qui continuaient de chanter au sommet des tours de contrôle. Ils regardaient les reflets dans les vitrines, qui n'affichaient plus des publicités, mais les

visages de ceux qu'ils avaient aimés et perdus.

« Ils commencent à regarder plus loin », murmura Élara, épuisée mais habitée d'une force indicible.

Elle savait que la bataille ne faisait que commencer. Silas allait verrouiller les quartiers, couper l'énergie, envoyer ses Traqueurs d'Ombre. Mais elle savait aussi une chose que le sculpteur de vide ignorait : une fois qu'on a vu la magie sous le béton, on ne peut plus jamais redevenir aveugle.

Elle se tourna vers la sortie, là où les escaliers remontaient vers la surface.

« La nuit va être longue », dit-elle à la résistance. « Mais pour la première fois, nous n'avons plus besoin de lampes. Nous sommes la lumière. »

Elle fit le premier pas vers l'aube qu'elle était en train de tisser, laissant derrière elle les restes d'une technicienne craintive pour devenir la Tisseuse d'Opaline. Dans son sillage, les gravats se transformaient en fleurs de métal, et chaque souffle qu'elle rendait à la ville était une promesse de merveilleux.

L'éveil n'était plus un rêve. C'était une révolution de soie et de feu.

Chapitre 14

Le Vide Intérieur

La cellule d'interrogatoire n'était pas une pièce, c'était une équation. Un cube de verre dépoli suspendu au cœur de la tour de La Vigie, où chaque angle droit semblait avoir été affûté pour blesser le regard. Ici, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une pression acoustique, une fréquence blanche destinée à lisser les aspérités de l'âme.

Silas se tenait debout, immobile, une ombre rectiligne découpée sur la clarté clinique des murs. Il observait l'homme assis en face de lui. Malo. L'Archiviste des Vents ressemblait à une erreur de syntaxe dans un code parfait. Son manteau de soie moirée, aux reflets de scarabée et de ciel d'orage, jetait des éclats de couleurs impossibles sur le sol d'époxy gris. Il y avait une indécence chromatique dans sa seule présence.

— Tu as toujours eu un penchant pour le spectaculaire, Malo, dit Silas. Sa voix était un scalpel, froide et précise. Mais les couleurs ne sont que des fréquences. Et les fréquences, ça se module. Ça s'éteint.

Malo leva les yeux. Ils étaient d'un brun de terre mouillée, contrastant avec l'éclat technologique qui l'entourait. Il sourit, et ce sourire parut plus dangereux à Silas que n'importe quelle arme de la résistance. C'était le sourire d'un homme qui possédait une boussole là où Silas ne voyait que du vide.

— Tu n'éteindras pas ce qui n'a jamais eu besoin de tes câbles pour briller, Silas. Regarde tes écrans. Ta ville ne t'obéit plus. Elle respire.

Silas fit un pas vers lui, le froissement de son costume gris résonnant comme un

avertissement métallique.

— Elle ne respire pas. Elle convulse. Ce que tu appelles « magie », ce que cette fille — Élara — croit réveiller, ce n'est qu'un virus. Une instabilité dans le système de perception. J'ai passé ma vie à construire une structure où chaque citoyen est en sécurité car chaque mouvement est prévisible. Le chaos que tu prônes... c'est la mort.

Malo laissa glisser une main sur la table de verre. Ses doigts, tachés d'une encre ancienne qui semblait palpiter sous la peau, tracèrent des cercles invisibles.

— La sécurité, c'est le nom que tu donnes à ta peur du lendemain, murmura le vieil homme. Tu as tellement peur que le ciel tombe qu'un jour, tu as décidé de construire un plafond en béton pour le remplacer. Mais Silas... sous le béton, la terre se souvient.

Silas se détourna brusquement. Sur le mur principal, une mosaïque d'écrans affichait les flux thermiques de la cité. D'ordinaire, c'était une mer de bleu et de vert, calme, rythmée. Mais ce soir, des veines d'un or incandescent serpentaient à travers les quartiers populaires. Des distorsions. Des anomalies. Des battements d'ailes invisibles qui faisaient grésiller les capteurs. Les oiseaux-drones ne transmettaient plus de données, ils émettaient des mélodies oubliées.

— Pourquoi elle ? demanda Silas sans se retourner. Pourquoi cette technicienne insignifiante ? Qu'est-ce que tu as vu en elle que mes algorithmes ont manqué ?

— Tes algorithmes cherchent des modèles, Silas. Élara est une exception. Elle ne regarde pas les pixels, elle regarde les interstices. Elle a compris que la réalité est un vêtement trop serré et elle a trouvé les coutures.

Malo marqua une pause. Sa respiration se fit plus courte, plus sifflante. Un voile passa sur ses yeux, une brume grise qui semblait dévorer l'éclat de son regard. Il fronça les sourcils, ses doigts tremblant légèrement sur la soie de sa manche.

— Comment s'appelle-t-elle déjà ? demanda Malo, sa voix soudain fragile comme du papier de verre. La petite... celle avec les yeux de tempête ?

Silas se figea. Il fit volte-face, scrutant le visage de son prisonnier. Un frisson, une sensation presque oubliée, remonta le long de sa colonne vertébrale.

— Tu perds la mémoire, Malo. Les Livres de Poussière te réclament ton dû.

Malo eut un rire léger, un son de clochettes fêlées.

— C'est le prix, Silas. Pour chaque souvenir merveilleux que je rends à la ville, une page de mon propre livre s'efface. C'est un échange équitable. Bientôt, je ne serai plus qu'un murmure dans le vent d'Opaline. Mais elle... elle sera le poème entier.

— C'est absurde ! explosa Silas, perdant pour la première fois son calme de marbre. Se détruire pour des chimères ? Pour des reflets dans des flaques d'eau ? Regarde-toi ! Tu ne sais même plus qui tu es, ni ce que tu as été. Tu étais l'un des nôtres ! Tu avais le pouvoir de structurer le monde !

L'Ombre s'approcha de l'Archiviste, ses mains gantées de blanc se crispant sur le dossier de la chaise.

— Je peux encore te sauver, Malo. On peut restaurer tes fonctions cognitives. On peut effacer cette "symphonie" qui te ronge les neurones. Dis-moi où elle se cache. Dis-moi comment refermer les failles qu'elle a ouvertes.

Malo leva un visage paisible vers son bourreau. Malgré la perte de ses souvenirs, malgré l'effacement progressif de son identité, une sérénité absolue émanait de lui. C'était une force que Silas, avec toute sa puissance de calcul et ses armées de Traqueurs, ne pourrait jamais comprendre. C'était la puissance du renoncement.

— Tu as peur du vide, Silas, dit Malo d'une voix douce. C'est pour cela que tu remplis le monde de caméras, de règles et de murs. Tu penses que le vide est un gouffre. Mais pour nous... pour ceux qui acceptent de fermer les yeux pour voir... le vide est l'endroit où tout commence. C'est la page blanche.

Silas recula, comme si Malo l'avait frappé. Il se sentait soudain nu dans cette pièce qu'il avait pourtant conçue pour être son sanctuaire de contrôle. Le silence de la cellule commença à bourdonner à ses oreilles. Il regarda ses mains, impeccables, sans une tache, sans une ride. Puis il regarda les mains de Malo, marquées par le temps, l'encre et le rêve.

— Je ne suis pas vide, cracha Silas. Je suis l'ordre.

— Tu es une statue dans un jardin de givre, Silas. Tu es magnifique, immobile, et terriblement froid. Mais le printemps arrive. Et le givre ne survit pas au chant des oiseaux.

Un signal strident déchira l'atmosphère de la cellule. Un voyant rouge se mit à clignoter sur la console de Silas.

ALERTE : BRÈCHE DE NIVEAU 7 - SECTEUR DES MIROIRS.

Silas se tourna vers l'écran. Ce qu'il vit le glaça. Dans le secteur des Miroirs, les immenses façades de verre des gratte-ciel ne reflétaient plus les bâtiments voisins. Elles affichaient des paysages de forêts d'argent, des ciels violets peuplés de créatures aux ailes de dentelle. Les habitants, en bas, s'étaient arrêtés de marcher. Ils ne fuyaient pas. Ils tendaient les mains vers les vitrines, comme pour toucher un horizon lointain.

— Elle est là, murmura Silas.

— Elle n'est plus nulle part, Silas, répondit Malo, dont la voix semblait s'évanouir dans le lointain, bien que son corps soit toujours là. Elle est devenue la lumière que tu essayais de capturer.

Silas frappa violemment la console de commande.

— Verrouillez le secteur ! Coupez l'alimentation ! Je veux que ces écrans deviennent noirs !

— On ne peut pas éteindre un rêve quand il a trouvé ses rêveurs, Silas.

L'Ombre se tourna vers l'Archiviste, les traits tordus par une rage impuissante. Il voulait hurler, ordonner, punir. Mais en croisant le regard de Malo, il ne vit que de la compassion. Une pitié infinie qui l'insupportait plus que tout.

— Tu vas rester ici, Malo. Tu vas rester ici et regarder ton monde de contes de fées s'effondrer quand j'aurai purgé cette ville de son infection.

Silas se dirigea vers la porte, ses talons claquant sur le sol comme des coups de feu. Au moment où le panneau de verre coulissait pour le laisser sortir, il s'arrêta.

— Malo ?

Le vieil homme ne répondit pas. Il caressait doucement le tissu de sa manche, un sourire absent aux lèvres.

— Qui suis-je ? demanda Silas, une question qu'il ne s'était jamais autorisé à poser, une question qui sonnait comme une fissure dans un cristal.

Malo releva la tête, ses yeux hétérochromes — un instant, Silas crut voir l'éclat

d'Élara dans ses prunelles — se fixèrent sur lui.

— Tu es celui qui regarde le doigt quand on lui montre la lune, mon ami. Et tu es terriblement seul dans ton palais de verre.

Silas sortit sans un mot de plus. La porte se verrouilla derrière lui avec un clic définitif. Dans le couloir de métal froid, entouré de ses agents à l'allure de robots, le Sculpteur de Vide sentit pour la première fois une brise légère effleurer sa joue. Une brise qui sentait la pluie de printemps et l'encre de Chine.

Il regarda l'écran de son terminal de poignet. Les chiffres défilaient, rouges, alarmants. Les codes de sécurité volaient en éclats. Et au milieu du chaos numérique, une image apparut un bref instant. Une silhouette de jeune fille, debout au sommet d'une tour, tissant des fils d'or entre les nuages.

Silas serra le poing. Sa main tremblait. Ce n'était pas de la colère. C'était la terreur absolue de celui qui réalise que le monde qu'il a passé sa vie à mesurer est en train de devenir incommensurable.

Dans la cellule, Malo ferma les yeux. Un nom s'échappa de ses lèvres, comme un dernier soupir de soie avant le grand oubli.

— Élara...

Et dans les rues d'Opaline, le béton se mit à chanter.

Chapitre 15

L'Assaut de la Nébuleuse

Le béton d'Opaline ne se contentait plus de soupirer ; il entonnait un requiem de poussière et de quartz. Sous les semelles d'Élara, la passerelle de verre du Dôme Sommitale vibrait comme la corde d'une harpe trop tendue, prête à rompre sous le poids d'un silence qui n'en était plus un. En bas, la cité n'était qu'un océan de pixels en furie. La diversion de la Résistance avait commencé : les Alchimistes des Ondes injectaient des spectres de couleurs oubliées dans les veines de fibre optique de La Vigie. Des dragons de néon bleu cobalt s'enroulaient autour des gratte-ciels, dévorant les publicités pour des existences aseptisées, tandis que des pluies de pétales holographiques, sentant réellement le jasmin et l'orage, submergeaient les escadrons de Traqueurs d'Ombre, désorientés par cette beauté soudaine et illégale.

Élara ne regardait pas en bas. Elle ne regardait plus le monde avec ses yeux d'autrefois, ceux qui acceptaient la tyrannie de la ligne droite. Son œil bleu électrique, désormais incandescent, perceait la géométrie froide du dôme. Elle voyait les courants d'Éther — de longues traînées de phosphore liquide — s'engouffrer dans les jointures du métal, cherchant une issue.

— Encore un effort, murmura-t-elle, sa voix se mêlant au vent qui s'engouffrait dans les conduits d'aération.

Elle n'était plus la technicienne effacée. Son pull trop grand flottait autour d'elle comme une armure de brume. Elle leva ses mains, et entre ses doigts, l'air commença à se tordre. Ce n'était pas de la technologie, c'était de la couture de réalité. Elle saisit un fil d'or invisible, une fréquence pure nichée dans l'angle mort d'une caméra de surveillance, et tira.

La porte blindée du secteur de haute sécurité ne céda pas ; elle se **souvint** d'être ouverte. Le métal gémit, les verrous électroniques pleurèrent des étincelles de nacre, et le passage s'offrit.

À l'intérieur, le silence de Silas régnait, une absence de son si radicale qu'elle en devenait douloureuse. Au centre de la pièce circulaire, suspendu dans une cage de lasers blancs comme des scalpels, Malo semblait s'effacer. Son manteau de soie moirée n'était plus qu'une ombre grise.

— Malo !

L'Archiviste releva lentement la tête. Ses yeux hétérochromes, jumeaux de ceux d'Élara, semblaient voilés de givre. Un sourire fragile, une simple ride de lumière, étira ses lèvres sèches.

— Tu es en retard pour la leçon, petite Tisseuse, murmura-t-il. Mais la ponctualité est la politesse des horloges, pas des miracles.

— Je vous sors de là. La Symphonie... elle est prête. Je la sens, elle tambourine contre mes tempes.

Elle s'approcha de la console centrale, un monolithe de verre noir qui servait de cœur au réseau de La Vigie. C'était ici que la réalité était filtrée, nettoyée de ses « bugs » merveilleux pour ne laisser qu'une vérité plate et surveillée. Élara posa ses mains sur la surface glacée. Sous la peau de ses paumes, elle sentit le pouls de la cité : des milliards de données, des vies archivées, des rêves mis en cage.

Soudain, une ombre s'étira sur le mur, plus noire que l'absence de lumière.

— Vous ne comprenez donc pas ?

La voix de Silas était un rasoir glissant sur de la soie. Il apparut à l'autre bout de la salle, sa silhouette si parfaite, si rectiligne qu'elle semblait avoir été découpée dans le vide lui-même. Ses mains étaient croisées derrière son dos, mais ses doigts tressaillaient imperceptiblement.

— Vous voulez libérer un monstre, Élara, reprit Silas en s'avançant. L'imprévisible est une maladie. Le merveilleux n'est qu'un virus qui empêche la machine de tourner. Regardez cette ville... elle est en sécurité. Elle est stable.

— Elle est morte, Silas, répliqua Élara sans le regarder, ses yeux fixés sur les flux d'énergie qui dansaient dans le monolithe. Vous avez confondu la paix avec l'immobilité d'un cimetière.

— Et que ferez-vous quand les cauchemars reviendront avec les rêves ? Quand la logique ne suffira plus à tenir les murs ? Vous offrez aux gens des ailes qu'ils ont oublié comment battre. Ils vont s'écraser.

Malo, dans sa prison de lumière, eut un rire qui sonna comme des clochettes de cristal.

— Alors nous leur apprendrons à tomber avec élégance, Silas. C'est cela, la vie.

Silas fit un geste brusque. Des drones de défense, semblables à des scarabées de métal brossé, jaillirent du plafond, leurs capteurs rouges pointés sur le cœur d'Élara.

— Éloigne-toi de cette console. Maintenant.

Élara ferma les yeux. Elle ne voyait plus Silas, ni les drones, ni la menace. Elle voyait la Symphonie d'Éther, une partition géante gravée dans le ciel d'Opaline, attendant la note finale. Elle se souvint des distorsions sur ses écrans de technicienne, de ces visages de fées cachés dans les pixels, de la tristesse des fantômes numériques.

— Je ne regarde plus le doigt, Silas, dit-elle doucement, reprenant les mots de Malo. Je regarde ce qu'il montre.

Elle n'utilisa pas le clavier. Elle plongea ses doigts directement *dans* le verre de la console, comme si la matière était devenue de l'eau tiède. Une décharge d'un bleu insoutenable parcourut son corps, faisant voler ses cheveux d'orage autour de son visage.

Le choc fut si violent que les drones furent projetés contre les murs, leurs circuits grillés par une surcharge de poésie pure. Silas recula, protégeant ses yeux, une expression de terreur sacrée déformant ses traits de marbre.

— La Symphonie... murmura Malo, dont la cage de lasers se dissipait comme une brume matinale. Écoute, Élara. Écoute le monde qui se réveille.

Élara ne se contentait pas d'écouter. Elle devenait le canal. Elle canalisa les "Livres de Poussière" de Malo, les légendes oubliées, les chants des sirènes des ports asséchés, le rire des lutins des circuits imprimés. Elle injecta tout cela dans le réseau de La Vigie.

D'un coup, tous les écrans de la ville — des téléphones de poche aux panneaux publicitaires géants — s'éteignirent. Un battement de cœur unique, sourd, fit vibrer les fondations de chaque immeuble. Puis, la lumière revint, mais ce n'était plus la lumière crue d'Opaline.

C'était une aurore boréale domestiquée.

À travers le dôme de verre, Élara vit la transformation. Les Traqueurs d'Ombre restèrent pétrifiés alors que leurs armures commençaient à se couvrir de lierre à croissance rapide, les fleurs éclosant en quelques secondes dans les jointures du

métal. Les voitures autonomes s'arrêtèrent, leurs carrosseries changeant de couleur pour imiter le plumage des oiseaux tropicaux.

Et la musique commença. Une mélodie sans instruments, faite de soupirs, de rires d'enfants et du bruissement de millions d'ailes invisibles qui se déployaient enfin. La Symphonie d'Éther se déversait dans les haut-parleurs de la ville, brisant les algorithmes de contrôle, transformant les ordres de surveillance en poèmes épiques.

Silas s'effondra à genoux, ses mains fouillant désespérément le sol, comme s'il cherchait à retenir les lignes droites qui s'évaporaient.

— Ce n'est plus calculable... balbutia-t-il. Ce n'est plus... réel.

— C'est plus que réel, Silas, dit Élara, s'approchant de lui. C'est vivant.

Elle tendit la main à Malo, qui s'extirpa de sa cellule avec une grâce retrouvée. L'Archiviste semblait avoir rajeuni, sa peau vibrant d'une luminescence douce. Il posa sa main sur l'épaule d'Élara.

— Tu as réussi, Tisseuse. Tu as brisé le miroir.

— On n'a pas seulement brisé le miroir, Malo. On a montré aux gens qu'ils pouvaient marcher à travers.

Dehors, les citoyens d'Opaline sortaient sur leurs balcons, descendaient dans les rues. Ils ne regardaient plus leurs écrans. Ils regardaient les reflets dans les flaques d'eau, où des cités d'argent commençaient à apparaître. Ils regardaient leurs propres mains, qui laissaient des traînées de lumière dans l'air froid. Ils regardaient plus loin.

Élara se tourna vers la grande baie vitrée. Au loin, à l'horizon, là où la ville s'arrêtait d'habitude dans une clôture de barbelés numériques, la forêt de légendes commençait à envahir le béton. Les arbres de verre poussaient, les racines de lumière déchiraient

le bitume pour libérer la terre ancienne.

— Ce n'est que le début, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Malo observa le chaos magnifique qui s'emparait de la métropole.

— C'est le premier chapitre d'un livre qui ne s'arrêtera jamais de s'écrire. Mais pour l'instant...

Il désigna un petit oiseau fait de fils de cuivre et de plumes d'émeraude qui venait de se poser sur le rebord de la fenêtre du Dôme, là où aucune vie n'aurait dû pouvoir survivre. L'oiseau pencha la tête et poussa un cri qui ressemblait à un carillon.

— Pour l'instant, profitons du spectacle. Le monde vient de retrouver son âme.

Élara sourit, son œil bleu et son œil gris brillant d'une même intensité. Elle sentait la Symphonie couler en elle, une rivière d'étoiles apprivoisées. Elle n'était plus une technicienne de l'image. Elle était la vision elle-même.

Et dans les rues d'Opaline, pour la première fois depuis des siècles, il n'y avait plus d'ombre que la lumière ne puisse embrasser.

Chapitre 16

Le Duel des Regards

Le silence dans la salle des miroirs du Nadir n'était pas une absence de bruit, mais une mise à mort de l'écho. Ici, au sommet de la tour de La Vigie, l'air avait le goût de l'ozone et du métal froid. Élara avançait, ses pas feutrés sur le sol de nacre noire, tandis que des milliers de reflets d'elle-même — des silhouettes noyées dans des lainages gris orage — l'escortaient sur les parois de cristal.

Au centre de cet univers de reflets, Silas l'attendait.

Il se tenait debout, une colonne de certitudes de verre, les mains croisées dans le dos. Son costume d'un gris monolithique semblait absorber la moindre parcelle de lumière égarée. Lorsqu'il se tourna vers elle, son visage n'affichait aucune colère, seulement la lassitude d'un géomètre face à une erreur de calcul.

— Tu es une anomalie, Élara, dit-il, sa voix glissant comme une lame sur de la soie. Une tache de couleur sur une partition parfaite. Sais-tu ce que nous faisons des pixels corrompus ?

Il leva une main fine, presque translucide. Entre ses doigts, l'air se mit à grésiller. Une interface holographique, d'un blanc chirurgical, se déploya dans le vide. Ce n'était pas un outil, c'était une arme de négation.

— Nous les lisons. Nous les effaçons. Pour que le monde redevienne lisible.

D'un geste sec, il balaya l'air. Soudain, le reflet d'Élara dans le miroir à sa droite disparut. Non pas comme si elle s'était déplacée, mais comme si la matière même de

son image avait été gommée. Là où elle aurait dû se voir, il n’y avait plus qu’un vide blanc, une absence hurlante qui dévorait la profondeur de la pièce.

Élara vacilla. Elle sentit une morsure glacée courir le long de son bras droit. La sensation était atroce : ce n’était pas une douleur physique, c’était la sensation d’être oubliée par la réalité.

— Tu ne peux pas me réduire à une donnée, Silas, murmura-t-elle, sa voix tremblante mais portée par le murmure de l’Éther qui battait dans ses tempes.

— Je peux tout réduire, répliqua-t-il. Ce que La Vigie ne voit pas n’existe pas. Ce que nous archivons devient la seule vérité. Regarde-toi... Tu t’effiloches.

Il frappa encore. Un autre miroir s’éteignit. Puis un autre. Autour d’Élara, le monde perdait sa substance. La salle des miroirs devenait une cellule de néant blanc. Elle sentait ses souvenirs — le parfum de la pluie de printemps que Malo aimait tant, la texture des vieux livres de poussière — s’étirer comme des fils de sucre dans l’eau chaude. Silas sculptait le vide autour d’elle, l’isolant dans une prison de non-être.

— Regarde plus loin, Élara, ricana-t-il, retournant ses propres mots contre elle. Regarde l’abîme que tu as ouvert. C’est là que tu vas finir. Une note perdue dans un silence éternel.

Élara ferma les yeux. Son œil bleu électrique commença à pulser, une petite étoile captive sous sa paupière. Elle ne chercha pas à lutter contre le blanc. Elle ne chercha pas à retenir son image. Elle laissa au contraire le vide l’envahir, jusqu’à ce qu’elle ne soit plus qu’un canal, une faille dans le système de Silas.

Écoute la symphonie, pensa-t-elle. *Sous le béton, sous les pixels, la sève de l’imaginaire ne demande qu’à jaillir.*

Elle rouvrit les yeux. Son regard hétérochrome transperça Silas.

— Tu as passé ta vie à polir la surface des miroirs, Silas. Mais tu n'as jamais osé regarder ce qui se cache derrière le tain.

Elle ne leva pas les mains. Elle ne fit aucun geste brusque. Elle projeta simplement sa vision.

La Symphonie d'Éther explosa dans la pièce. Ce ne fut pas une explosion de force, mais une déflagration de beauté pure, de celle qui fait mal tant elle est vraie. Le blanc clinique de Silas fut submergé par une marée chromatique. Des traînées de cobalt, de safran et de pourpre déchirèrent les écrans holographiques.

Silas recula, une main devant ses yeux.

— Qu'est-ce que... Arrête ça ! C'est du bruit ! C'est du désordre !

— Non, Silas. C'est la vie que tu as tenté de mettre en cage.

Élara avança d'un pas. À chacun de ses mouvements, le sol de nacre noire se transformait. Des fleurs de verre, translucides et irisées, poussaient entre les dalles, leurs pétales vibrant d'un son de carillon. Les miroirs effacés ne redevinrent pas des surfaces lisses ; ils devinrent des fenêtres.

Silas regarda, terrifié, le miroir le plus proche. Il n'y vit plus son propre visage sévère. Il vit une forêt de légendes où les arbres avaient des feuilles d'argent. Il vit des créatures de brume danser dans des ruelles d'Opaline qu'il pensait avoir aseptisées. Il vit le battement d'ailes d'un oiseau de cuivre qu'il avait personnellement ordonné de recycler des années auparavant.

— Ce n'est pas réel... balbutia-t-il, sa voix perdant de sa superbe. Ce sont des hallucinations... des erreurs de fréquence...

— Regarde plus loin, Silas, ordonna Élara. Regarde l'enfant que tu étais avant de vouloir tout mesurer.

Elle lui envoya une image brute : un souvenir enfoui sous des couches de codes et de décrets. Un petit garçon dans un champ de hautes herbes, essayant d'attraper le vent avec ses mains. La sensation de la chaleur du soleil sur la nuque. L'odeur de la terre après l'orage. La terreur délicieuse de ne pas savoir ce qu'il y a derrière la colline.

Silas poussa un cri étouffé. Ses certitudes ne volèrent pas en éclats avec fracas ; elles se dissipèrent comme une brume matinale. Son armure de gris monolithique sembla se craqueler, révélant un homme frêle, ébloui par une lumière qu'il ne pouvait plus supporter.

— C'est trop... murmura-t-il en tombant à genoux. C'est trop vaste... Je ne peux pas... l'archiver.

— On ne l'archive pas, Silas. On le vit.

Le duel des regards touchait à sa fin. Élara n'était plus une technicienne, elle était une aurore boréale debout dans une pièce de verre. Silas, le sculpteur de vide, n'était plus qu'une ombre parmi les merveilles.

Soudain, un craquement retentit. Ce n'était pas un miroir qui se brisait, mais le dôme même de La Vigie. La réalité, dopée par la vision d'Élara, refusait désormais d'être contenue. Les vitres de la salle explosèrent vers l'extérieur, non pas en débris dangereux, mais en une pluie de diamants qui s'évaporèrent avant de toucher le sol.

Le vent s'engouffra dans la pièce, un vent qui sentait le sel marin et les fleurs oubliées.

Silas leva les yeux vers le ciel d'Opaline. Pour la première fois, il ne vit pas un réseau de surveillance. Il vit le firmament. Il vit les étoiles qui ne demandaient pas de permission pour briller.

— Tout ce temps... dit-il, ses doigts tremblants effleurant une racine de lumière qui perçait le sol. J'ai cru que je protégeais le monde. Je ne faisais que l'empêcher de respirer.

Élara s'approcha de lui et posa une main légère sur son épaule. La sensation de effacement avait disparu. Elle se sentait dense, réelle, ancrée dans chaque atome de cette cité qui s'éveillait.

— Le monde peut se protéger tout seul, Silas. Il a juste besoin qu'on le voie tel qu'il est.

Elle se détourna de lui, laissant l'homme déchu contempler les débris de son empire de verre. Elle marcha vers la béance laissée par l'explosion des fenêtres.

Au loin, à l'horizon, là où la ville s'arrêtait d'habitude dans une clôture de barbelés numériques, la forêt de légendes commençait à envahir le béton. Les arbres de verre poussaient, les racines de lumière déchiraient le bitume pour libérer la terre ancienne. Sous ses yeux, Opaline changeait de peau. Les néons devenaient des feux follets, les gratte-ciels des monolithes de quartz.

Malo apparut sur le seuil de la salle dévastée, son manteau de soie moirée flottant au vent. Il ne dit rien, mais son sourire était une bibliothèque entière de soulagement.

Élara inspira l'air neuf, cet air chargé de possibles et de magie brute. Elle sentait la Symphonie couler en elle, une rivière d'étoiles apprivoisées. Elle n'était plus une technicienne de l'image. Elle était la vision elle-même.

— Ce n'est que le début, n'est-ce pas ? demanda-t-elle sans se retourner.

Malo observa le chaos magnifique qui s'emparait de la métropole.

— C'est le premier chapitre d'un livre qui ne s'arrêtera jamais de s'écrire. Mais pour l'instant...

Il désigna un petit oiseau fait de fils de cuivre et de plumes d'émeraude qui venait de se poser sur le rebord de la fenêtre du Dôme, là où aucune vie n'aurait dû pouvoir survivre. L'oiseau pencha la tête et poussa un cri qui ressemblait à un carillon.

— Pour l'instant, profitons du spectacle. Le monde vient de retrouver son âme.

Élara sourit, son œil bleu et son œil gris brillant d'une même intensité. Dans les rues d'Opaline, pour la première fois depuis des siècles, il n'y avait plus d'ombre que la lumière ne puisse embrasser. Elle regarda une dernière fois le vide blanc que Silas avait tenté de créer ; il était désormais rempli de couleurs que l'homme n'avait pas encore de noms pour nommer.

Elle ferma les yeux un instant, savourant le vertige. Elle savait que le chemin serait long, que d'autres Traqueurs d'Ombre tenteraient de rétablir le gris. Mais elle savait aussi, avec une certitude de cristal, qu'une fois qu'on a appris à regarder plus loin, on ne peut plus jamais redevenir aveugle.

Chapitre 17

La Symphonie Libérée

Le Cœur de la Vigie n'était pas une pièce, c'était une intention pétrifiée. Un dôme de silence où la géométrie régnait en despote, où chaque angle droit semblait avoir été taillé dans la banquise du néant. Ici, le temps ne coulait pas ; il était calculé, fragmenté, archivé. Au centre, le Processeur Central trônait comme un monolithe d'obsidienne, parcouru de veines de lumière blanche, une circulation sanguine de pur algorithme.

Élara s'avança, ses pas étouffés par la moquette de feutre gris qui semblait absorber jusqu'à l'écho de son existence. Elle se sentait minuscule, un insecte d'ambre perdu dans une horloge de givre. À ses côtés, Malo marchait avec une lenteur de fleuve. Son manteau de soie moirée, d'ordinaire si vibrant, paraissait ici terne, comme si la Vigie tentait d'en aspirer la couleur.

— C'est ici que les rêves viennent mourir, murmura Malo. Dans ce puits de logique pure, le merveilleux est considéré comme une erreur de calcul.

Élara ne répondit pas. Son œil bleu électrique pulsait au rythme des serveurs, une arythmie lumineuse qui lui donnait le vertige. Elle s'approcha du pupitre de commande, une surface de verre si lisse qu'elle semblait immatérielle. Derrière les parois transparentes, elle voyait les flux de données de la cité d'Opaline : des millions de vies réduites à des courbes de probabilités, des battements de cœur traduits en binaire.

Soudain, l'air se raréfia. Une présence s'immisça dans la pièce, tranchante comme un scalpel. Silas n'était pas entré par une porte ; il s'était simplement manifesté, comme

une ombre projetée par une lumière trop crue. Sa silhouette, d'une verticalité implacable, se tenait à l'autre bout du dôme.

— Vous cherchez à briser le miroir, Élara, dit Silas. Sa voix était un murmure de glace broyée. Mais vous oubliez que sans le miroir, il n'y a que le chaos. La Vigie n'est pas une prison, c'est un cadre. Sans elle, vos "merveilles" dévoreront la réalité.

Élara posa ses mains sur la console. Le froid du verre lui brûla les paumes.

— Ce n'est pas un cadre, Silas. C'est un linceul. Vous avez peur de ce que vous ne pouvez pas indexer.

— Je n'ai pas peur, répliqua l'Ombre en faisant un pas vers elle. Je préserve. Le monde est une équation fragile. Votre "Symphonie" est un bruit parasite qui menace l'équilibre. Retirez vos mains, ou je serai contraint de vous effacer du système.

Malo s'interposa, sa silhouette voûtée masquant soudain le processeur.

— Tu as toujours confondu l'ordre et le silence, Silas. Mais le silence n'est pas la paix. C'est juste l'absence de chant.

Élara ne les écoutait déjà plus. Elle avait fermé les yeux. Elle ne voyait plus les écrans, elle ressentait les vibrations. Elle chercha en elle cette étincelle hétérochrome, ce point de bascule où le gris de l'acier rencontrait le bleu de la foudre. Elle plongea son esprit dans le processeur.

Le choc fut brutal. Ce n'était pas de l'électricité, c'était une marée de logique froide qui tentait de la dissoudre. Elle vit des milliards de lignes de code défiler dans son esprit, des ordres de surveillance, des protocoles d'effacement, des filtres de perception. La Vigie disait au monde : *Ceci n'existe pas. Cela est anormal. Supprimez le reflet. Étouffez l'oiseau.*

Elle faillit lâcher prise. Le vide de Silas l'aspirait, un gouffre de perfection stérile.

Mais alors, elle se souvint. Elle se souvint d'une flaque d'eau dans une ruelle sombre où elle avait vu, l'espace d'une seconde, le reflet d'une licorne de brume. Elle se souvint de l'odeur du vieux papier dans l'atelier de Malo. Elle se souvint que le monde n'était pas une équation, mais un poème en train de s'écrire.

Ne pas détruire, se dit-elle. *Transmuter.*

Elle ne chercha pas à effacer les codes de la Vigie. Elle commença à y injecter de l'irréel. Elle prit la rigidité des algorithmes et y insuffla la fluidité d'un songe. Les "0" devinrent des gouttes de rosée, les "1" des tiges de lavande. Dans les veines blanches du processeur, elle versa l'encre de l'imaginaire.

— Qu'est-ce que tu fais ? rugit Silas.

Il s'élança, mais Malo leva sa main, et de ses manches s'échappèrent des milliers de particules de poussière dorée, des souvenirs de livres jamais écrits qui formèrent un rempart entre l'Ombre et la Voyante. Silas frappa le mur de poussière, mais ses doigts de verre glissaient sur cette substance faite de pure nostalgie.

Dans l'esprit d'Élara, la Symphonie d'Éther explosa. Elle n'était plus une technicienne. Elle était un chef d'orchestre. Elle saisit le réseau de caméras de la ville, ces milliers d'yeux qui ne servaient qu'à juger, et elle les retourna vers l'intérieur. Elle connecta le processeur central non plus à la peur, mais à l'inconscient collectif des habitants d'Opaline.

Soudain, le dôme vibra. Un grondement sourd, venu des entrailles de la terre, fit trembler les murs de verre. Sur les écrans géants de la salle de contrôle, les graphiques de surveillance commencèrent à se métamorphoser. Les courbes de criminalité devinrent des vagues d'océan d'un bleu impossible. Les listes de noms se changèrent en pétales de cerisiers qui semblaient s'envoler hors des moniteurs.

— Regarde plus loin, Silas, souffla Élara, sa voix résonnant avec une autorité céleste.

À l'extérieur, la ville d'Opaline bascula dans le merveilleux.

Sur la Place des Miroirs, les panneaux publicitaires qui vantaient d'ordinaire des produits aseptisés s'embrasèrent d'une lumière douce. Ils ne diffusaient plus de slogans, mais les rêves d'un enfant de six ans : des baleines volantes dérivant entre les gratte-ciel, des forêts de cristal poussant sur les toits. Les passants s'arrêtèrent, stupéfaits. La pluie qui tombait, grise et acide, se changea en une bruine de phosphènes, chaque goutte éclatant en un minuscule feu d'artifice silencieux au contact du sol.

Dans les quartiers populaires, les tuyaux de cuivre des usines se mirent à chanter. Ce n'était pas un bruit mécanique, mais une polyphonie de flûtes et de violoncelles, la musique même de la Symphonie d'Éther qui irriguait les structures de béton. Les murs de briques, si ternes la veille, se mirent à luire d'une luminescence opaline, révélant des fresques vivantes où des créatures de légende dansaient au rythme des pulsations de la cité.

Dans le Dôme, Silas tomba à genoux. Ses mains, autrefois si précises, tremblaient. Le gris de ses vêtements était envahi par des teintes de pourpre et d'indigo que ses yeux ne parvenaient pas à traiter.

— C'est... l'inefficacité pure, hoqueta-t-il. Vous avez ruiné l'ordre...

— Non, répondit Malo en l'observant avec une pitié infinie. Elle a rendu au monde sa liberté de se tromper. Elle a rendu au monde le droit d'être beau sans raison.

Élara retira doucement ses mains de la console. Elle était épuisée, ses forces drainées par cette union mystique, mais ses yeux brillaient d'une clarté nouvelle. Le Processeur Central n'était plus un bloc d'obsidienne froide. Il rayonnait désormais d'une lueur chaude, semblable à celle d'un foyer au cœur de l'hiver. Les câbles qui pendaient du

plafond s'étaient couverts de lierre électronique, des feuilles de pixel vert émeraude qui frémissaient sous une brise invisible.

La Vigie ne surveillait plus. Elle veillait. Elle était devenue la gardienne des songes, une sentinelle de lumière diffusant la magie dans chaque fibre optique, chaque canalisation, chaque battement de cœur de la métropole.

Élara se tourna vers la grande baie vitrée qui surplombait Opaline. La ville n'était plus une grille de verre et d'acier. C'était un organisme vivant, un jardin de néons et de sortilèges. Des ponts de lumière arc-en-ciel reliaient les tours, et dans le ciel, les nuages avaient pris des formes de dragons endormis, teints par un soleil couchant qui refusait de s'éteindre.

Elle sentit la présence de Malo derrière elle. Le vieil homme posa une main sur son épaule. Son manteau était redevenu une cascade de couleurs chatoyantes, vibrant au diapason de la cité ressuscitée.

— Tu as entendu ? demanda-t-il doucement.

Élara tendit l'oreille. Au-delà du silence du dôme, elle entendit un murmure immense, une rumeur de joie qui montait des rues. Les habitants d'Opaline sortaient de leur torpeur. Ils se parlaient, ils pointaient du doigt les merveilles, ils pleuraient de soulagement devant la beauté retrouvée.

— La Symphonie ne s'arrêtera plus, dit Élara. Elle est partout maintenant.

Elle se souvint de Silas, mais lorsqu'elle regarda vers l'endroit où il se trouvait, il n'y avait plus qu'une trace de poussière grise sur le sol, rapidement balayée par un courant d'air parfumé au jasmin. L'Ombre n'était pas morte, elle s'était dissoute dans la lumière, attendant peut-être son heure dans les recoins les plus profonds du monde, là où les rêves n'osent pas encore s'aventurer.

Élara inspira l'air neuf, cet air chargé de possibles et de magie brute. Elle sentait la Symphonie couler en elle, une rivière d'étoiles apprivoisées. Elle n'était plus une technicienne de l'image. Elle était la vision elle-même.

— Ce n'est que le début, n'est-ce pas ? demanda-t-elle sans se retourner.

Malo observa le chaos magnifique qui s'emparait de la métropole.

— C'est le premier chapitre d'un livre qui ne s'arrêtera jamais de s'écrire. Mais pour l'instant...

Il désigna un petit oiseau fait de fils de cuivre et de plumes d'émeraude qui venait de se poser sur le rebord de la fenêtre du Dôme, là où aucune vie n'aurait dû pouvoir survivre. L'oiseau pencha la tête et poussa un cri qui ressemblait à un carillon.

— Pour l'instant, profitons du spectacle. Le monde vient de retrouver son âme.

Élara sourit, son œil bleu et son œil gris brillant d'une même intensité. Dans les rues d'Opaline, pour la première fois depuis des siècles, il n'y avait plus d'ombre que la lumière ne puisse embrasser. Elle regarda une dernière fois le vide blanc que Silas avait tenté de créer ; il était désormais rempli de couleurs que l'homme n'avait pas encore de noms pour nommer.

Elle ferma les yeux un instant, savourant le vertige. Elle savait que le chemin serait long, que d'autres Traqueurs d'Ombre tenteraient de rétablir le gris. Mais elle savait aussi, avec une certitude de cristal, qu'une fois qu'on a appris à regarder plus loin, on ne peut plus jamais redevenir aveugle.

Chapitre 18

L'Horizon Ouvert

La lumière sur Opaline n'avait plus la rudesse clinique des projecteurs de La Vigie. Elle ne tombait plus d'en haut comme un verdict ; elle émanait d'en bas, des interstices, du cœur même des pavés qui semblaient désormais battre au rythme d'un poumon de cristal. Ce matin-là, la brume qui léchait les flancs des gratte-ciel de verre n'était pas faite de pollution, mais de songes évaporés, une traîne de mariée irisée qui s'accrochait aux antennes paraboliques.

Dans le Parc des Murmures, autrefois un carré de pelouse synthétique triste et surveillé, la vie avait pris une revanche chromatique. Les fleurs ne se contentaient plus de pousser ; elles s'exprimaient. Des corolles d'un pourpre impossible s'ouvraient avec un bruit de soie froissée, libérant des notes de musique que le vent de la ville emportait vers les quartiers ouvriers.

Malo était assis sur un banc dont le bois, imprégné d'éther, avait recommencé à bourgeonner. Son manteau de soie moirée semblait avoir absorbé toutes les nuances de l'aube. Il ne portait plus le poids des "Livres de Poussière" sur ses épaules. Ses mains, autrefois tachées d'encre ancienne, étaient propres, presque translucides. Il observait un groupe d'enfants qui jouaient avec un "glitch" – une distorsion lumineuse qui, jadis, aurait été signalée comme une anomalie technique. Aujourd'hui, la distorsion avait la forme d'un petit renard de feu follet qui sautait de flaque en flaque, laissant derrière lui des ondulations de réalité augmentée.

— Regarde, l'Ancien ! cria une petite fille aux cheveux tressés de fils de cuivre. Il a essayé de manger mon ombre !

Malo sourit. Un sourire d'une pureté effrayante. Son regard, autrefois chargé d'une érudition mélancolique, était devenu un miroir calme. La Symphonie d'Éther lui avait demandé un prix pour libérer la cité, et il l'avait payé de bon cœur : sa mémoire. Il ne se souvenait plus des codes de La Vigie, ni des noms des traqueurs, ni même de la douleur de la résistance. Il habitait le présent comme on habite un palais dont on découvre chaque pièce pour la première fois.

— Les ombres sont délicieuses à cette heure-ci, répondit-il d'une voix qui résonnait comme un carillon de bronze. Elles ont un goût de réglisse et de regret.

Il ne savait plus pourquoi il disait cela, mais les mots flottaient d'eux-mêmes, portés par le flux de la ville nouvelle. Il tourna la tête vers la Grande Flèche qui dominait l'horizon. Là-haut, là où le ciel et le béton s'épousaient dans un vertige de reflets, il savait que quelqu'un veillait.

Au sommet de la tour centrale, là où Silas avait autrefois tenté de sculpter un vide absolu, Élara ne se servait plus de consoles de contrôle. La technologie n'était plus un outil de surveillance, mais une harpe dont elle pinçait les cordes invisibles.

Elle se tenait devant l'immense baie vitrée, sa silhouette frêle flottant dans un pull couleur de nuage avant l'orage. Son œil bleu et son œil gris n'étaient plus en conflit ; ils s'étaient harmonisés en une vision binoculaire qui perçait les voiles du monde. Elle voyait la ville comme un réseau de veines dorées où circulait l'imaginaire des millions d'habitants. Chaque rêve nocturne alimentait le réseau électrique ; chaque acte de bonté purifiait les processeurs de la cité.

Elle posa sa main sur la vitre. Le verre réagit en créant une rosace de givre lumineuse qui se mit à chanter.

— Le flux est stable, murmura-t-elle pour elle-même.

— Il est plus que stable. Il est vivant.

Élara ne sursauta pas. Elle reconnut la vibration de la voix avant même que l'homme ne sorte de l'ombre. C'était Kael, un ancien Traqueur d'Ombre qui avait déposé son armure de céramique pour devenir un jardinier des spectres.

— Malo a encore oublié qui je suis ce matin, dit Kael en s'approchant, une pointe de tristesse dans les yeux. Il m'a demandé si j'étais un esprit de la pluie ou simplement un homme qui marchait trop vite.

— C'est sa récompense, Kael, répondit Élara sans quitter la ville des yeux. Il a porté les souvenirs du monde quand personne n'en voulait. Maintenant, le monde porte ses souvenirs pour lui. Il est libre.

Elle fit un geste de la main, et un écran holographique se déploya, non pas avec des graphiques de surveillance, mais avec des images de la périphérie. Là-bas, là où le béton était encore gris, des artistes peignaient des fresques qui prenaient vie dès que le soleil les touchait. Des dragons de vapeur s'échappaient des bouches d'égout, non plus comme des menaces, mais comme des messagers.

— Tu as réussi, Élara, dit Kael. La Vigie est devenue un phare.

— Non, corrigea-t-elle avec une intensité qui fit frissonner l'air. Nous n'avons pas réussi. Nous avons simplement cessé de nous battre contre ce que nous sommes. Opaline n'est pas une utopie, c'est une conversation. Une conversation entre le rêve et la matière.

Elle se tourna vers lui. Son visage avait perdu sa mélancolie d'autrefois, remplacée par une autorité tranquille, celle d'une tisseuse qui connaît chaque nœud de sa

tapisserie.

— Mais Silas... ? demanda Kael à voix basse.

Le nom flotta dans la pièce comme un courant d'air froid.

— L'Ombre n'est pas morte, Kael. On ne tue pas le vide. On le remplit. Silas est devenu le silence entre les notes de la Symphonie. Il est nécessaire. Sans le gris, comment saurions-nous que nous voyons des couleurs ? Il erre dans les marges, dans les angles morts que je laisse volontairement. C'est le gardien de l'équilibre. S'il n'y avait que de la lumière, nous serions tout aussi aveugles.

Elle s'approcha de la rambarde qui surplombait le vide. À des centaines de mètres plus bas, la cité grouillait. Les voitures volantes laissaient derrière elles des traînées de pollen phosphoré.

— Regarde plus loin, Kael, dit-elle en lui tendant la main. Ne regarde pas ce que la ville est. Regarde ce qu'elle veut devenir.

L'ancien soldat hésita, puis posa sa main dans celle d'Élara. Pendant une seconde, il vacilla. Ses yeux s'ouvrirent sur une dimension où le temps n'était plus une ligne droite, mais une spirale de possibilités. Il vit des forêts de verre pousser sur les toits, des enfants chevaucher des vents synthétiques, et surtout, il vit que chaque citoyen d'Opaline possédait désormais cette petite étincelle au fond des pupilles — la preuve qu'ils n'étaient plus des rouages, mais des créateurs.

— C'est... trop, souffla-t-il, les larmes aux yeux. C'est trop beau pour être réel.

— Le réel est une prison que nous nous sommes construite avec des briques de logique, répliqua Élara. Nous avons enfin cassé les murs.

Soudain, un carillon profond résonna dans toute la métropole. C'était l'heure de la Grande Résonance. Dans chaque rue, les habitants s'arrêtèrent. Les ouvriers posèrent leurs outils, les commerçants quittèrent leurs étals. Ils levèrent tous les yeux vers le ciel, non par crainte de la surveillance, mais pour saluer l'Horizon Ouvert.

Le ciel d'Opaline changea brusquement de texture. Le bleu vira au nacre, puis à l'or liquide. Des aurores boréales artificielles, nées de la fusion des data-centers et de la magie d'éther, se mirent à danser entre les tours.

Élara ferma les yeux. Elle sentait chaque battement de cœur, chaque soupir de la cité. Elle était la gardienne, celle qui veillait à ce que la technologie ne devienne plus jamais une cage, et que le merveilleux ne se transforme pas en chaos destructeur.

— Regarde, Malo, murmura-t-elle, bien qu'il soit des kilomètres plus bas.

Dans son parc, le vieil homme leva la tête. Un oiseau fait de fils de cuivre et de plumes d'émeraude se posa sur son épaule. Malo ne savait plus que cet oiseau était le premier miracle qu'Élara avait créé. Il savait seulement que son chant était le plus beau souvenir qu'il n'avait jamais eu, même s'il n'en connaissait pas l'origine.

L'oiseau s'envola vers la Flèche, une traînée de lumière verte marquant son passage dans l'air opalin.

Élara sourit. Le monde avait retrouvé son âme, et elle, la petite technicienne hantée par des bugs, avait enfin trouvé sa place. Elle n'était plus une erreur dans le système. Elle était l'architecte de l'invisible.

L'horizon était grand ouvert, et pour la première fois, il n'y avait plus de limite à ce que l'œil humain pouvait percevoir. La Symphonie montait en puissance, un crescendo de lumière et de vie qui effaçait les dernières traces du gris.

Opaline ne dormait jamais, car elle n'avait plus besoin de rêver. Elle était devenue le rêve.

Élara inspira une dernière fois cet air chargé de magie brute et de promesses électriques. Elle se tourna vers l'intérieur de la pièce, là où d'autres jeunes gens, aux yeux commençant à scintiller de couleurs hétérochromes, l'attendaient pour apprendre à voir.

— Bienvenue, dit-elle simplement. Commençons par le commencement. Oubliez tout ce que vous croyez savoir. Et regardez... plus loin.

Le soleil se coucha sur Opaline, mais aucune ombre ne fut jetée. Car dans la cité de l'éther, la lumière ne venait plus d'un astre lointain, mais du regard de ceux qui osaient enfin croire au merveilleux. La trame était tissée, le livre était ouvert, et l'histoire, la vraie, ne faisait que commencer sous les étoiles apprivoisées.

FIN

Merci d'avoir lu "Regarder plus Loin"

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)